

MERCURE

DE FRANCE

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits, Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.

15 Avril 1779.



A P A R I S,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES.	<i>Considérations sur les Œuvres de Dieu</i> , 171
<i>Vers sur la mort de M. de Voltaire</i> , 123	SPECTACLES.
<i>Réponse des Colons de Fernéy à M. le Marquis de Villette</i> , 124	<i>Concert Spirituel</i> , 179
<i>Les douceurs de la Vie Champêtre</i> , 125	ACADÉMIES.
<i>Almamoulin, Conte Oriental</i> , 126	— <i>De Montauban</i> , 181
<i>Amon Mari</i> , 137	<i>Anecdote</i> , 183
<i>Enigme & Logogryp.</i> 139	VARIÉTÉS. <i>ib.</i>
NOUVELLES	SCIENCES ET ARTS.
LITTÉRAIRES.	<i>Lettre de M. le Duc de Chaulnes à M. l'Abbé de Saint-Non</i> , 187
<i>Recherches sur l'administration des terres chez les Romains, second Extrait</i> , 140	<i>Gravures</i> , 191
<i>Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Marseille</i> , 149	JOURNAL POLITIQUE.
<i>Traduction libre d'Amadis de Gaule</i> , 163	<i>Constantinople</i> , 193
<i>Discours prononcés en différentes Solennités de Piété</i> , 168	<i>Stockholm</i> , 194
	<i>Vienne</i> , 201
	<i>Hambourg</i> , 202
	<i>Ratisbonne</i> , 205
	<i>Livourne</i> , 206
	<i>Londres</i> , 208
	<i>Etats-Unis de l'Amérique Septent.</i> 217
	<i>Versailles</i> , 220
	<i>Paris</i> , 221
	<i>Bruxelles</i> , 223

A P P R O B A T I O N.

J'AY lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le 15 Avril. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Avril 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint-Côme.



MERCURE DE FRANCE.

15 Avril 1779.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

Sur la Mort de M. DE VOLTAIRE.

QUAND la Nature, en ses heureux instans,
Daigne par fois nous produire un grand Homme,
Las! n'espérons ses faveurs de long-temps,
Elle a besoïn de dormir plus d'un somme.

Fij

Est-ce fatigue , humeur ? Nous l'ignorons ;
 Car son défaut fut toujours de se taire :
 Elle nous fait coup sur coup des F.....s ,
 Et dans mille ans forme à peine un Voltaire.

*RÉPONSE des Colons de Ferney, pour
 remercier M. le Marquis de Villette du
 soin qu'il prend d'assurer leur sort.*

NON, les Dieux irrités, d'une main menaçante
 Ne puissent pas toujours dans la coupe des maux.
 Nous errions en pleurant autour de vains tombeaux,
 L'espoir même expiroit dans notre ame tremblante ;
 Et pour fuir du passé l'image désolante ,
 Nos regards s'égaroient sur un sombre avenir.
 Nous disions : il n'est plus, nous n'avons qu'à souffrir.
 Vous parlez, vous jetez de longs traits de lumière
 Sur la profonde nuit qui s'étendoit sur nous.
 L'effroi s'évanouit, nos regrets sont plus doux.
 Vous rouvrez à nos yeux une libre carrière,
 Et notre Bienfaiteur semble revivre en vous.
 Telle étoit près des Rois sa rapide éloquence ;
 Tel pour les malheureux il élevoit sa voix,
 Et mit l'humanité sur le trône des lois ;
 Tel à nos cœurs flétris il rendoit l'espérance.
 Il vous attache à nous ; c'est un de ses bienfaits.
 En suivant ses desseins, vous prolongez la vie.

Dans nos cœurs la mémoire à la nôtre est unie.
 Puisque vous nous restez, nous reposons en paix,
 Notre asyle est encore sous l'aîle du génie.

LES DOUCEURS DE LA VIE CHAMPÊTRE,

Traduction libre de l'Allemand.

Q U E je me plais ici! que j'aime le murmure
 De ce petit ruisseau qui fuit sur la verdure!
 Que j'aime ces tilleuls autour de lui plantés,
 Ce folâtre Zéphir agitant leur feuillage,
 Et des mains du printemps ces vallons émaillés!
 Sans doute par la paix ces lieux sont habités.
 Loin des Grands, loin du monde où nous ferions nau-
 frage,
 Crois-moi, mon cher Almon, passons-ici nos jours;
 Et qu'exempts de soucis, paisibles dans leur cours,
 De cette eau fugitive ils soient l'heureuse image.
 Allez, enfans de Mars, implacables guerriers,
 Allez au prix du sang moissonner des lauriers:
 Jamais l'ambition, jamais la pâle envie,
 Le fléau des mortels, l'affreuse hypocrisie,
 L'avarice, dont l'œil ne se ferme jamais,
 De cet heureux séjour ne troubleront la paix.
 La vertu, cher Almon, nous tiendra compagnie,
 L'amitié recevra notre hommage éternel,
 Et, sans l'importuner, nous bénirons le Ciel.
 De l'aimable Bacchus sentant la douce flamme,

F iij

J'irai le verre en main interroger mon ame.
 Quel bonheur ! mais , Almon , l'Amour nous manque
 encor ;
 Vas chercher ta Doris , je vais chercher Glycère ;
 Et , penchés sur le sein de nos jeunes Bergères ,
 Dans les bras de l'Amour nous attendrons la mort.

ALMAMOULIN,

CONTE ORIENTAL.

Sous le règne de Gengis-Kan , le conquérant de l'Asie , vivoit à Samarcande Nouradin le Marchand , célèbre dans toutes les régions de l'Inde par l'étendue de son commerce , ses richesses & son intégrité. Ses magasins étoient remplis de toutes les productions que peuvent fournir les contrées les plus éloignées de la terre. Ce que la Nature offre de plus rare , l'art de plus curieux , les choses précieuses & les choses utiles , se trouvoient entre ses mains. Les chemins étoient couverts de ses charriots , les mers de ses vaisseaux ; les ondes de l'Oxus gémissaient sous le poids de ses marchandises ; & les vents de tous les points du globe sembloient ne souffler que pour lui apporter des trésors.

Nouradin , au milieu de ses richesses , fut attaqué d'une maladie lente , qu'il essaya d'abord de détourner par l'application , & en-

suite de dissiper par le repos & les amusemens les plus recherchés que peut procurer le luxe ; mais sentant ses forces s'affoiblir, il s'effraya, & appela auprès de lui les sages qui s'occupent de l'art de guérir. Ils remplirent ses appartemens d'alexipharmques, de restaurans & d'essences ; on fit dissoudre les perles de l'Océan, on distilla les épices de l'Arabie ; toutes les puissances de la Nature furent employées pour fournir de nouveaux esprits à ses nerfs, & un nouveau baume à son sang.

Pendant quelque temps il fut amusé par des promesses, fortifié par des cordiaux, soulagé par des topiques ; mais la maladie continuant ses progrès, attaqua les parties vitales ; il reconnut avec chagrin que la santé ne s'achette point ; il resta confiné dans sa chambre, abandonné par ses Médecins, & rarement visité par ses amis. Cependant sa répugnance à mourir le flatta encore de l'espérance de vivre. Enfin, ayant passé une nuit dans les angoisses de la souffrance, épouvanté de la langueur dans laquelle elle l'avoit laissé, il fit venir Almamoulin, son fils unique, & après avoir renvoyé tout le monde il lui parla ainsi :

Mon fils, le spectacle qui se présente ici à tes yeux, est un exemple terrible de la foiblesse & de la fragilité de l'homme. Porte tes regards en arrière, remonte à quelques jours seulement : tu voyois ton père grand & heureux, frais comme la rose du prin-

F iv

temps, & égalant en forces le cèdre des montagnes. Les nations de l'Asie travailloient pour lui; le commerce & les arts lui apportoient les tributs de la terre entière. La malveillance le regardoit & soupiroit. Sa racine, s'écrioit-elle, est affermie dans les profondeurs de la terre, & arrosée par les sources de l'Oxus. Ses branches s'étendent au loin, & défont toutes les influences pernicieuses. La prudence fait la solidité de son tronc, autour duquel danse la prospérité. Maintenant, Almamoulin, regarde-moi couché sur le lit de douleurs; vois-moi souffrant, dépérissant, & écoute.

J'ai trafiqué, j'ai prospéré, j'ai fait des gains immenses. Le luxe & l'abondance étalent leurs magnificences dans ma maison. Mon domestique est nombreux; je passe pour le plus riche propriétaire de l'Asie; cependant je n'ai montré que la plus petite partie de mes richesses. Le reste, dont la crainte d'exciter l'envie ou de tenter la cupidité m'a empêché de jouir, je l'ai entassé dans des tours, je l'ai enterré dans des cavernes, je l'ai caché dans divers dépôts inconnus & secrets, que ce papier seul peut te faire découvrir. Mon dessein étoit de continuer encore mon commerce pendant dix mois, de me retirer ensuite avec mes trésors dans une contrée plus sûre que celle-ci, de passer sept ans dans les plaisirs, les fêtes & les jeux, & de consacrer le reste de mes jours à la solitude & à la prière; mais la

main de la mort déconcerte mes projets & s'appesantit sur moi. Je sens mon sang refroidi circuler à peine dans mes veines; & son mouvement ralenti m'avertit de sa suspension totale & prochaine. Il faut que je te laisse le produit de mes travaux; ton affaire est d'en jouir avec sagesse.

Nouradin ne put en dire davantage. L'idée de quitter ses richesses le troubla tellement, qu'il tomba dans des convulsions, qui furent suivies d'un délire terminé par la mort.

Almamoulin, qui aimoit son père, montra d'abord une juste douleur. Il resta pendant deux heures assis à côté du lit de Nouradin, plongé dans une profonde méditation, sans ouvrir le papier qu'il avoit pris des mains du mourant, aussi-tôt qu'il l'avoit vu perdre connoissance. Il se retira enfin dans sa chambre avec l'air d'un homme étourdi de sa perte. Il ne s'y fut pas plutôt enfermé qu'il lut l'inventaire de ses nouvelles possessions; elles le remplirent de tant de transports, que, dès cet instant, il n'eut plus le tems de sentir la mort de son père. Il se trouva alors assez tranquille pour en ordonner la pompe funèbre. Il y mit une magnificence modeste, convenable à la profession de Nouradin, & à l'opinion qu'on avoit de sa fortune. Ces devoirs remplis, il employa les deux nuits suivantes à reconnoître & à visiter les tours & les cavernes où ses trésors étoient déposés. Ils surpassèrent encore à ses yeux

l'idée que s'en étoit faite une imagination avide & ardente.

Élevé dès l'enfance dans la plus grande frugalité, par un père plus empressé d'amasser des richesses que d'en jouir, Almamoulin avoit souvent envié le sort des jeunes gens de son âge, qu'il avoit vu briller par la magnificence de leurs habits & par leur dépense. Il ne douta pas qu'il n'eût entre les mains les moyens d'être aussi heureux qu'il étoit possible, puisqu'il lui étoit aisé de se procurer toutes les choses dont il avoit si long-temps regretté de manquer. Il résolut donc de satisfaire tous ses desirs, de multiplier ses jouissances, persuadé qu'il éloigneroit loin de lui le chagrin & la peine, en ne permettant pas aux privations de l'approcher.

Il acheta sur le champ un superbe équipage, revêtit ses gens des habits les plus riches, fit répandre les métaux les plus précieux sur les harnois de ses chevaux, & jeter de l'argent à la populace, dont les acclamations flattant sa vanité, le mirent hors de lui-même. D'autres voix s'élevèrent pour l'y faire rentrer. Les Grands, que son luxe insultoit, le regardèrent avec envie, & l'appelèrent insolence, parce qu'il surpassoit leur. Les Ministres & les Gens de Loi méditèrent de lui enlever ses biens, & les Militaires, par-tout plus vifs & peu endurans, le menacèrent de le tuer.

La terreur dissipa l'ivresse de la vanité.

Effrayé des dangers qu'il couroit, Almamoulin revêtit des habits de deuil, & se présenta devant ses ennemis, qui daignèrent recevoir en même-temps ses excuses, son or & ses diamans.

L'envie de se dérober pour jamais à leur fureur, lui fit concevoir le projet de se fortifier par une alliance avec les Princes de Tartarie. Il offrit la valeur de plusieurs Royaumes pour obtenir une femme dont la naissance illustre couvrît en quelque sorte l'obscurité de la sienne. Toutes les demandes furent rejetées généralement & ses présens refusés. La seule Princesse d'Astracan daigna descendre à l'admettre en sa présence. Elle le reçut assise sur un trône, revêtue des ornemens Souverains, la tête parée des joyaux de Golconde, le commandement s'exprimant dans ses yeux, & la majesté reposant sur son front. Almamoulin n'approcha qu'en tremblant. Elle vit sa confusion & le dédaigna. Un malheureux qui tremble à ma vue peut-il, dit-elle, espérer mon obéissance? Retire-toi; jouis de tes biens: tu ne naquis que pour être riche; tu ne peux jamais être grand.

Almamoulin renonçant à s'allier à des Princesses, borna malgré lui ses desirs à des plaisirs particuliers & domestiques, qui portèrent seulement l'empreinte d'une grande fortune. Il bâtit des palais avec des jardins enchantés; il changea la face de la terre; il applanit des montagnes pour ouvrir des vues

plus vastes, qui s'étendoient jusques dans des contrées étrangères; il transplanta des forêts, fit jaillir des fontaines à la cîme des tours qu'il avoit élevées, & couler les rivières dans de nouveaux canaux.

Ces amusemens du luxe & de la vanité l'arrachèrent pendant quelque-temps à l'ennui qui reparut bientôt. Les fleurs qui croissoient sous ses pas perdirent devant lui leur odeur & leur éclat; son oreille accoutumée au murmure des eaux, n'y faisoit plus attention ou s'en trouvoit fatiguée.

Il acheta de vastes terrains dans différentes Provinces éloignées les unes des autres. Il y fit bâtir des palais de plaisance superbes, & en diversifia les agrémens, en les ornant de toutes les commodités nécessaires que peut fournir chaque saison. Il alloit les passer successivement chacune dans le palais qui en portoit le nom. Le changement de place, la nouveauté des jouissances le tirèrent d'abord de sa langueur habituelle. Mais cette nouveauté, qu'on se procure si difficilement, & qu'on paye si cher, disparoît bientôt, & l'habitude ramène la satiété. Le cœur d'Almamoulin se trouva de nouveau vuide; & faute d'objets étrangers qui pussent les occuper, ses desirs le tourmentèrent encore.

Il prit le parti de revenir à Samarcande, & d'ouvrir sa maison à tous ceux que l'ennui & l'oïfiveré conduisent sans cesse à la poursuite du plaisir qu'ils ne trouvent jamais. Des tables couvertes des mets les plus délicats,

des vins exquis, une musique délicieuse, les voix & les pas des danseuses & des chanteuses les plus fameuses & les plus belles de l'Orient, offroient dans son palais de quoi charmer tous les sens, & attiroient la foule empesée de prendre part aux fêtes qui s'y perpétuoient, en commençant avec le jour, & ne finissant que long-temps après lui.

J'ai donc enfin trouvé le véritable emploi des richesses, s'écria un jour Almamoulin ! je suis entouré de compagnons qui voient ma fortune sans envie, & je jouis à la fois des agrémens de la société & de la sûreté inséparable d'un état obscur. Quelle inquiétude peut agiter celui à qui tous s'empresent de plaire, parce qu'il peut les payer par le plaisir ? Quel danger peut craindre l'homme dont tout le monde est l'ami ?

Ainsi parloit Almamoulin en jetant des yeux satisfaits sur les convives joyeux qui se réjouissoient à ses dépens ; mais au milieu de ce soliloque, il fut interrompu par un Officier de l'Empereur, qui entra dans sa maison, & lui signifia l'ordre de le suivre sur le champ au palais, en lui montrant un détachement de gardes prêts à l'y traîner de force, s'il osoit refuser d'obéir.

Ses convives troublés en entendant cet ordre, se hâtèrent de se lever & de fuir. Tous s'éclipsèrent ; il n'en resta pas un seul qu'il pût prier de l'accompagner, pour attester son intégrité par son témoignage, si ses ennemis l'avoient calomnié.

Tremblant , ignorant le motif du message qu'il avoit reçu , Almamoulin prit le chemin du Palais. Le premier homme qu'il aperçut au pied du trône , étoit le plus assidu de ses convives , qui étoit venu l'accuser de trahison , dans l'espérance d'avoir part à la confiscation de ses biens.

L'innocence est quelquefois plus facile à confondre que le crime ; mais celui dont on l'accusoit étoit si peu vraisemblable , qu'il n'eut pas de peine à se justifier devant un Souverain éclairé. Son calomnieux délateur , forcé de convenir de sa bassesse , fut condamné à périr en prison , tandis que l'accusé absous fut renvoyé avec honneur.

Cette dernière épreuve fut la plus sensible pour Almamoulin ; il sentit qu'il avoit eu tort de compter sur la justice & la probité de ces hommes qui ne voient qu'eux dans la nature , à qui tout est étranger hors eux-mêmes , & dont le cœur étroit est incapable de sentimens. Las des vaines tentatives qu'il avoit faites , ne sachant plus où trouver le bonheur , il eut recours à un Sage qui avoit beaucoup voyagé & observé , & qui retiré dans une petite cabanne sur les bords de l'Oxus , avoit presque rompu avec les hommes , & ne recevoit que ceux qui venoient demander ses conseils.

Frère , lui dit le Sage , après avoir entendu son histoire , des illusions vaines ont jusqu'à présent égaré ta raison ; & tu l'as bien voulu : parce que tu as d'abord désiré les

richesses, tu as appris à les estimer plus qu'elles ne valent naturellement, & tu as attendu d'elles ce que l'expérience vient enfin de t'apprendre qu'elles ne peuvent procurer.

Tu es sans doute convaincu qu'elles ne donnent point la sagesse : tu n'as qu'à te rappeler pour cela à quel prix elles t'ont fait acheter les frivoles acclamations d'une populace insensée à ta première entrée dans le monde.

L'homme qui n'a paru qu'en tremblant devant un être que la nature a fait son inférieur, & que les circonstances seules ont élevé, doit être certain qu'elles ne donnent pas non plus le courage & la magnanimité.

Elles ne procurent pas des plaisirs qui durent toujours : jette les yeux sur tes palais & tes jardins, bâtis & plantés à si grands frais, abandonnés ensuite & négligés !

Elles n'achètent pas les amis : tu l'as découvert tout-à-l'heure, quand, cité en criminel devant l'Empereur, il a fallu te présenter seul, sans appui, sans défenseur au pied de son trône.

Ne crois pas cependant que ces richesses soient inutiles. Il y a des usages auxquels l'homme peut trouver un plaisir pur à les employer. En en faisant une part raisonnable à ceux qui en manquent, il adoucit les peines d'un malade privé de secours : il rappelle à la vie une famille désolée & manquant de pain ; il arrache l'innocence à l'op-

pression qui cherche à abuser du malheur , & à mettre un prix à ses bienfaits. Fais tout le bien qu'elles te mettent en état de faire. Cet emploi te procurera le seul bonheur dont nous pouvons jouir sur cette terre où nous ne faisons que passer.

Ainsi parla le Philosophe. Le voile étendu sur les yeux d'Almamoulin se déchira. Il se jeta aux pieds du Sage. Tu m'éclaires & tu me consoles , lui dit-il ; je suivrai tes conseils ; mais novice dans la carrière de la bienfaisance , je crains de m'égarer encore ; j'aurois besoin d'un guide.

Le Vieillard le releva , l'embrassa , & lui promit de le diriger dans la distribution de ses bienfaits.

Les richesses accumulées par Nouradin servirent au soulagement d'un grand nombre de familles. Leurs bénédictions émurent le cœur d'Almamoulin , bien autrement que ne l'avoient fait les acclamations achetées de la populace de Samarcande. Il se passoit peu de jours qu'il ne les entendit ; & fréquemment il alloit sur les bords de l'Oxus remercier le Sage de son bonheur.



A MON MARI.

L'H Y M E N pour mon bonheur unit nos destinées,
Et l'Amour nous combla long-temps de ses faveurs.
Gardons le souvenir de nos belles années,
En nous aimant toujours il aura des douceurs.
Autrefois ton amante, à présent ton amie,
Sans cesse partageant & tes maux & tes biens,
Dans tes bras sans regret j'acheverai ma vie.

Puisse, hélas! la Parque ennemie

Finir mes jours avant les tiens!

Puisse l'objet de ma tendresse

Sur ma tombe verser des pleurs,

Et pour consoler sa vieillesse

Quelquefois y semer des fleurs!

Si jamais tu fais cet usage

De ces fleurs que je chériffois,

Souviens-toi que dans mon jeune âge,

Par vanité je m'en parois,

Mais pour te plaire davantage.

(Par Madame de la Fer.)



*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Sommeil* ; celui du Logogryphe est *Orange*, où se trouvent *or*, *âne*, *orge*, *Agen*, *rage*, *Ange*, *orâge*, *an*.

É N I G M E.

NO U S naissons dans les bois ; un arbre est notre
père ;

Chacun de nous n'est jamais sans un frère ;

Petits ou grands, nous sommes comme on veut ;

Utiles dans la bise, utiles quand il pleut ;

Nous avons notre domicile

Plus souvent aux champs qu'à la ville.

Ce n'est que dans l'âpre saison

Que nous sortons de la maison.

Lecteur, en faut-il davantage ?

Eh bien, pour nous connoître encor plus aisément,

Pensez à ce que bien souvent

Fait mainte fille à certain âge.

(Par M***.)



LOGOGRYPHE.

N'AVOIR qu'un seul & même caractère,
 Dans l'homme c'est vertu.

Moi, j'en ai quatre ; & ma bizarre mère
 M'en a fait un tortu :

Les trois autres sont assez droits.

Tous quatre réunis , j'apprends ce qui se passe
 En mille & mille endroits ;

J'instruis les gens de toute classe.

Je suis si fort que, la tête abattue ,

Il n'est rien que je ne remue.

Soulever , entraîner le poids le plus pesant ,

Ce n'est pour moi qu'un jeu d'enfant.

Ma tête encore , allant après ma queue ,

Je plais aux noirs vêtus , dont la cravatte est bleue :

Ils ne font rien sans moi ;

Je leur procure à tous leur titre & leur emploi.

Mais voici la grande merveille

Qui met la patience à bout :

Avec la moitié de mon tout ,

Paris tient dans une bouteille.

(Par le P. Coussaud du Chassin de la Palinière ;
 Religieux Augustin de Poitiers.)



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

RECHERCHES historiques & critiques sur l'Administration publique & privée des terres chez les Romains, depuis le commencement de la République jusqu'au siècle de César, &c. A Paris, chez la Veuve Duchêne, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

SECOND EXTRAIT.

Nous voudrions pouvoir suivre les détails curieux dans lesquels l'Auteur est entré sur l'Agriculture des Romains ; détails si satisfaisans, qu'elle peut être désormais aussi parfaitement connue que celle d'une de nos Provinces. Nous nous contenterons de citer quelques passages pour exciter du moins la curiosité des lecteurs.

“ Les Cultivateurs Romains , dit M. de
 „ M. , donnoient une grande attention aux
 „ moyens de se procurer des engrais. Ils en
 „ ramassoient de toutes parts. Leurs vo-
 „ lières leur en fournissoient beaucoup.
 „ Au défaut du fumier des animaux , ils
 „ convertissoient en engrais les végétaux &
 „ les fossiles. Ils n'employoient cependant
 „ pas la marne , soit qu'ils ne crussent pas

» qu'elle convint à leurs terres , soit qu'ils
 » ignorassent son utilité , ce qui est plus vrai-
 » semblable. Pline en effet ne paroît avoir
 » connu la propriété de la marne pour aman-
 » der les terres, que par l'usage qu'on en faisoit
 » dans les Gaules & en Angleterre. Lorsque
 » les Laboureurs manquoient d'engrais , ils
 » semoient dans leur champ des légumes ,
 » non pour les recueillir , mais pour les en-
 » fouir en les retournant avec la charrue ,
 » avant qu'ils montassent en graine. On brû-
 » loit aussi les chaumes , & on parquoit les
 » moutons en plein champ, dans l'intention
 » d'engraisser les terres. Quand on nétoyoit
 » les cloaques de Rome , les immondices se
 » vendoient jusqu'à 600,000 écus dans les
 » derniers tems. *Stercutus* avoit des autels
 » à Rome pour avoir inventé l'art de fumer
 » les terres , comme Triptolême en avoit
 » en Grèce pour avoir appris aux hommes à
 » labourer.... Quant à la valeur des biens-
 » fonds , voici l'ordre dans lequel Caton
 » les rangeoit , à raison du meilleur revenu
 » qu'ils rendoient : 1°. les vignes , lors-
 » qu'elles étoient bonnes ; 2°. les potagers ;
 » 3°. les saussayes ; 4°. les plans d'oliviers ;
 » 5°. les prés ; 6°. les terres à grains ; 7°. les
 » taillis ; 8°. les arbres fruitiers ; 9°. les fo-
 » rêts de chênes qu'on laissoit sur pié à cause
 » du produit des glands. Varron & Scrofa
 » plaçoient les prés au premier rang , Colu-
 » melle aussi , de même que les pâturages
 » en général & les bois en coupes réglées.

» Mais le meilleur de tous les produits de
 » la Campagne, suivant le même Caton,
 » étoit les bestiaux. Les Astronomes Romains
 » mettoient de la distinction entre l'Agricul-
 » ture & le *nourrissage* des bestiaux. On de-
 » mandoit à Caton quel objet produisoit
 » plus de lucre ? Il répondit : les troupeaux,
 » si vous les conduisez bien. Quel autre ob-
 » jet après celui-là, ajouta-t-on ? Les trou-
 » peaux si vous les conduisez médiocrement,
 » reprit-il. »

La seconde partie de cet Ouvrage, qui n'est certainement pas la moins intéressante, est celle qui se refuse le plus à l'analyse. Elle contient les détails les plus savants & en même-tems les plus curieux sur les diffé- rentes productions qui faisoient l'objet de l'Agriculture Romaine. On y voit que l'orge, qui avoit d'abord été fort en vogue, fut ensuite regardée comme un aliment trop grossier, & devint la nourriture des pauvres & celle des chevaux, car l'avoine n'étoit pas connue; qu'on cultivoit plusieurs sortes de bled, telles que le *far* ou l'*adoreum*, le *filigo*, le *triticum*, le *zea*, qu'on croit être la petite *speaute* ou le *speauton*, qui est en usage en Provence; que le seigle n'étoit pas estimé; qu'on ne l'employoit dans le pain que mélangé avec la farine de froment, & qu'on ne le semoit guères que pour le faucher verd, afin qu'il servît d'engrais. On trouve encore dans ce Chapitre des observations sur l'emploi de la farine, & surtout sur une prati-

que assez singulière, qui consistoit à mêler de la craie & même du gypse avec la farine, afin de rendre le pain plus blanc. M. du M. traite ensuite de la culture des légumes & des herbes potagères. Le chou & la rave (rabiole ou rurnipe) étoient les plus en vogue. Delà il passe aux prairies artificielles. La luzerne étoit regardée comme la meilleure herbe. On l'appeloit *medica*, & on prétendoit que les Grecs l'avoient apportée de Médie. On la coupoit jusqu'à six fois dans une année. Mais une espèce de fourrage très-singulière, & qui paroît être tombée en désuétude depuis long-tems, c'est le *cytise*, espèce d'arbrisseau dont on coupoit les branches pour les donner aux bestiaux, tant en verd qu'en sec. La vigne & l'olivier formoient deux objets intéressans de l'Agriculture Romaine. C'est encore dans l'Ouvrage qu'il faut chercher plusieurs faits très-curieux, & qui ne sont pas susceptibles d'analyse. Nous nous contenterons de dire que *Numa* fut le premier qui enseigna à tailler la vigne, & que, pour mieux établir cette pratique, il exigea que le vin employé dans les sacrifices seroit le produit d'une vigne coupée avec le fer; qu'un journal de vigne rapportoit 14, & même jusqu'à 18 muids de vin; qu'en Italie la vigne étoit cultivée de diverses manières, comme elle l'est encore de nos jours, tantôt livrée à elle-même, tantôt soutenue par des échaldas, tantôt mariée à des arbres; que les vins d'I-

talie , particulièrement celui de Falerne , contenoient beaucoup de parties spiritueufes & inflammables ; qu'ils étoient de longue garde , & qu'on les confervoit plus d'un fiècle ; qu'alors ils fe changeoient en une efpece de miel ou de fyrop , ce qui obligeoit de les mêler avec l'eau pour les rendre potables , &c. , &c.

Quant au jardinage , c'étoit la partie la plus précieufe de l'Agriculture Romaine. Les légumes , les herbages ont toujours été très-recherchés dans les païs chauds ; mais vers les derniers tems de la République , le luxe avoit donné un prix exorbitant à plusieurs légumes. Pline assure que lorsqu'on eut apporté de *Cordoue* les cardons d'Espagne , de petites planches de ces cardons rapportoient annuellement jufqu'à 600 liv. de notre monnoie. Les légumes les plus recherchés étoient les choux , les afperges , les cardons , les concombres , les courges. On cultivoit aufli des arbres fruitiers , mais l'art de les tailler & de les greffer , étoit bien loin de la perfection où il a été porté de nos jours. Au commencement du feptième fiècle de la République , les Romains ne connoiffoient guères d'autres fruits que les figes , les noix , les pommes , les poires , les coings & les châtaignes. Mais un grand objet de commerce pour eux c'étoit les fleurs : ils deftinoient des champs entiers à la culture des rofes & des violettes. Palladius , Columelle & Varron n'ont pas négligé de donner des préceptes relatifs à
cette

cette culture. Les fleurs servoient non-seulement pour les parfums & pour la parure, mais encore pour la cuisine. On les employoit à parfumer le vin & l'huile, & on les faisoit entrer dans plusieurs ragoûts....

M. du M. ne traite pas avec une érudition moins intéressante tout ce qui concerne l'éducation & le commerce des bestiaux. Il paroît que chez les Romains cet objet important étoit peu lié avec l'Agriculture. Ils avoient de grands troupeaux qui voyageoient dans les montagnes, comme cela se pratique encore dans le Royaume de Naples & en Espagne. Leur conduite étoit confiée à des Capitaines qui étoient chargés de veiller sur 80 ou 100 moutons, & qui étoient soumis à un Pasteur général. Celui-ci devoit savoir lire & écrire, & être en état de tenir des comptes. Dans les premiers tems on arrachoit la laine des moutons : de là, selon quelques Auteurs, le mot *vellus* à *vellere*. Une toison valoit quelquefois jusqu'à 10 liv. de notre monnoie ; mais le profit que donnoient les bestiaux n'égaloit pas encore celui qu'on tiroit des basse-cours & des volières. M. de M. donne la description d'une volière. On y voit les précautions que les Romains prenoient pour que le moral même, si l'on peut parler ainsi, concourût avec le physique pour rendre heureux les oiseaux prisonniers, & les disposer à engraisser. Varron assure qu'une volière bien gouvernée rapportoit plus que 200 journaux de

15 Avril 1779.

G

terre. Comme on élève encore des escargots en Allemagne, en Lorraine, & dans plusieurs autres païs, on ne fera pas surpris que les Romains s'en soient occupés; mais on a peine à comprendre le goût qu'ils avoient pour une espèce de rat qu'on nomme *loir*, dont ils élevoient & engraissoient un grand nombre.

Après avoir terminé la seconde Partie de son Ouvrage par des détails toujours curieux, tant sur les piscines ou viviers que sur les abeilles, M. du M. ne s'occupe dans la troisième que de vues plus générales. Il examine d'abord quelles furent les causes des progrès & de la décadence de l'Agriculture chez les Romains. Il observe que sous les Rois & au commencement de la République, ce peuple encore foible, resserré par ses voisins & éloigné de tout commerce, dût s'attacher à se procurer avant tout une subsistance qui fut même long-tems incertaine & précaire, puisqu'en moins de 100 ans il éprouva huit grandes famines; que dans les premières époques de sa prospérité, la guerre dont il fut sans cesse occupé l'empêcha de donner plus d'effort à l'Agriculture; mais que lorsque ses conquêtes hors de l'Italie lui eurent procuré à la fois & de grandes richesses & de grandes ressources pour la subsistance, par les denrées qu'il fit venir des Provinces soumises, l'Agriculture alors se tourna vers les objets qui ne pouvoient venir de l'étranger, tels que les fourrages, les bes-

tiaux, & tout ce qui en est le produit, l'éducation des animaux qui servent à la cuisine, le Jardinage, &c. M. du M. observe avec raison que cette culture est la plus riche; c'est celle de l'Angleterre, & de tout pais où l'argent abonde, & où les importations sont faciles. Cependant le luxe qui l'avoit fait naître ne tarda pas à la détruire, parce que les richesses & l'industrie ne subsistent pas long-tems ensemble; parce que la mollesse des Romains enrichis leur fit négliger le soin de leurs terres; de sorte que l'Italie, devenue de plus en plus dépendante de l'étranger, retomba dans la misère dès qu'elle perdit son empire sur les Provinces de l'Afrique & de l'Asie. Ajoutez à ces causes de décadence les distributions faites au peuple, tant en grains qu'en huile, usage qui tendoit à avilir le prix des denrées indigènes, le tarif que la complaisance pour une populace toujours redoutable aux Tyrans, fit imposer à ces mêmes denrées, & vous n'aurez pas de peine à vous rendre compte de l'appauvrissement réel où tomba l'Italie. Mais ce qui est plus difficile à croire, & que M. du M. prouve cependant d'une manière invincible, c'est que dans quelque état de prospérité qu'ait jamais été l'Agriculture des Romains, celle des Modernes la surpasse infiniment: instrumens aratoires, mécaniques ingénieuses, telles que les machines à vent & à eau, facilités pour le commerce,

variétés dans les productions, &c. &c, tout est à l'avantage des Modernes.

Rien ne pouvoit mieux couronner l'Ouvrage intéressant dont nous avons rendu compte, qu'un chapitre destiné uniquement à considérer l'influence de l'Agriculture sur le Gouvernement & sur les mœurs des Romains. Ici M. du M. contre l'attente d'un grand nombre de Lecteurs, conclut que cette influence ne fut que très-foible, & presque insensible. Mais en quoi on ne sauroit trop louer son courage & sa sagacité, c'est qu'il puise dans son respect même pour les mœurs agricoles, les raisons par lesquelles il soutient son opinion; c'est qu'il voit l'injustice, la cupidité, la rapine prévaloir toujours parmi les Romains; c'est qu'il les montre tels qu'ils étoient, despotes dans leurs foyers, tyrans dans leurs terres, oppresseurs chez l'étranger, injustes envers tous; c'est qu'il observe que dès les premiers siècles de la République, d'un côté l'espoir du butin fait à la guerre, de l'autre l'animosité des factions, & l'ardeur à prendre part aux affaires publiques, détournèrent le peuple des travaux de la Campagne, pour le rassembler en foule dans les armées ou dans la place publique; c'est qu'il voit d'abord l'usure & la rapine enrichir les Nobles & les Chevaliers, & la vénalité reprendre ensuite ces richesses parmi le peuple, devenu intéressé, sans être plus industrieux; c'est enfin qu'il ne peut prodire

guer son admiration à un peuple qui doit sa célébrité, non au bonheur qu'il s'est procuré, mais au malheur dont il a accablé les autres Nations: manière noble & intéressante d'envisager l'histoire, & surtout l'histoire Romaine. C'est un fruit tardif, mais salutaire de la bonne instruction & de la véritable Philosophie, qui, tranquille & affermie dans sa marche, commence à regarder en arrière. Le tems est arrivé où elle peut élever sa voix contre les préjugés: on la reconnoît cette voix dans tout ce que M. l'Abbé de Condillac nous a donné sur l'histoire Romaine, partie excellente d'un excellent Ouvrage, & antérieurement dans un Livre que l'Auteur de cet extrait ne rappelle ici qu'à cause de l'intention dans laquelle il a été composé, & qu'il ne lui convient pas de citer.

DISCOURS qui a remporté le Prix de l'Académie de Marseille, sur cette question: Quelle a été dans tous les temps l'influence du Commerce sur l'esprit & les mœurs des Peuples?

Il paroît que cet Ouvrage est d'un Négociant. Le sujet qu'il traite a été proposé par l'Académie d'une ville célèbre dans le Commerce depuis plus de vingt-quatre siècles, & qui fut la rivale de Carthage, lorsque Carthage l'étoit de Rome. C'est un spectacle bien intéressant sans doute, de voir la cause

du Commerce discutée par des Commerçans, & dans une ville redevable au Commerce de son antique célébrité. Peut-être s'y attend-on; le Commerce a perdu sa cause au Tribunal où il pouvoit le plus se flatter de trouver des Juges prévenus en sa faveur. La conclusion de ce Discours est, que le Commerce est incompatible avec toutes les grandes vertus, & qu'il a toujours énérvé l'esprit & corrompu les mœurs de toutes les Nations. Tous les Peuples de l'Europe, à peu-près, sont Commerçans, & tous cherchent les moyens d'agrandir & de perfectionner leur Commerce. C'est donc leur dire qu'ils emploient tout ce qu'ils ont de génie à énérvier leur esprit, & tout ce qu'ils ont de sagesse à perfectionner leurs vices & leurs malheurs. Ils peuvent être étonnés de l'avertissement qu'on leur donne, & il est à desirer au moins qu'il attire leur attention. Il est vrai que ces conseils de morale paroissent assez ridicules aujourd'hui à ceux qui croient que la morale ne peut avoir aucun rapport avec ce qu'on appelle *les affaires*; mais ce n'est pas-là ce qui prouveroit le plus contre l'Auteur de ce Discours.

Avant de toucher au fond de la question, il donne quelques idées préliminaires sur la nature du commerce, qui ne paroissent pas toutes bien exactes. L'Auteur y a eu pour objet de faire voir que le commerce n'est pas une chose bien naturelle; & je crois qu'il se trompe. Le genre-humain, dit-il d'abord,

n'a pas besoin du commerce pour se conserver. C'est-à-dire, que sans commerce il y auroit toujours des hommes dans les lieux où la terre suffiroit à leur subsistance. Mais par le choc des hommes les uns sur les autres, des peuples entiers sont quelquefois transportés & retenus dans des lieux où ils ne peuvent trouver ni faire naître des alimens dans la terre; & le commerce est nécessaire à la conservation de cette partie au moins du genre humain. Il ajoute *que les Sauvages n'ont point de commerce, & ne peuvent en avoir, puisqu'ils n'ont pas même de communication entre eux.* Il suffit d'avoir lu quelques voyageurs, pour savoir qu'il est dans l'Afrique, dans l'Asie & dans l'Amérique beaucoup de peuplades Sauvages qui font entre eux des échanges en nature. Ces échanges sont bien une espèce de commerce; elles ont été par-tout l'origine du commerce. Il est même des Sauvages chez lesquels des coquillages & des peaux épargnent le transport pénible des denrées en nature, & servent ainsi de monnoie. Il est vrai que l'Auteur de ce Discours ne veut pas qu'on appelle du nom de commerce *un échange local, & fait, pour ainsi dire, d'homme à homme, de leurs fruits réciproques;* mais tout le monde s'est accordé à dire que c'est-là le commerce dans sa naissance, & qu'il ne change point de nature en prenant plus d'accroissement & d'étendue. Enfin, l'Auteur convient que le commerce naît toujours de

G iv

l'agriculture perfectionnée, & il croit l'état d'agriculteur très-naturel à l'homme. Le commerce qui en naît toujours nécessairement, est donc aussi une chose très-naturelle. En général, il ne faut pas s'occuper peut-être de ce qui est naturel ou de ce qui n'est pas naturel à l'homme; c'est une manière métaphysique d'apprécier les choses, qui tient encore à l'ancienne philosophie, & qui n'est bonne qu'à éterniser les disputes. Tout lui est naturel peut-être, & les vices, & les vertus, & l'ignorance & les lumières. Il faut chercher ce qui lui est utile ou funeste, ce qui le rend heureux ou malheureux. On trouvera alors des faits qui pourront être assez clairs & assez sensibles, & on ne sera point exposé à s'égarer dans des subtilités abstraites.

L'Auteur de ce Discours ne proscriit point également toute espèce de commerce. Le commerce *intérieur* qui se fait de Province à Province dans le même État, il le croit utile au bonheur des hommes, & par conséquent ne pense point qu'il puisse nuire à leurs vertus. C'est le commerce extérieur qui se fait de peuple à peuple, qu'il croit destructeur de toutes les vertus, & par conséquent funeste au bonheur des hommes & à la prospérité des Empires.

Il développe d'une manière très-intéressante les avantages du commerce intérieur. Un État sans communication au dehors est nécessairement agricole, dit-il, puisqu'il n'a d'autre ressource pour subsister que la cul-

ture; s'il a un commerce au-dedans, c'est lorsque ses campagnes florissantes lui fournissent un surcroit de fruits pour l'entretenir. Ce commerce annonce la félicité publique. Il le croit également avantageux aux mœurs & à l'esprit des peuples. Aux mœurs, parce qu'il en adoucit la rudesse sans les affoiblir, & que tous les plaisirs dont il fait naître le besoin & l'idée, ne peuvent avoir pour objet que d'embellir & de rendre plus respectable la vie champêtre & agricole. A l'esprit, parce qu'il en étend les lumières naturelles, sans pouvoir jamais inspirer cette ambition des arts & du génie, qui nuit trop souvent à la raison, comme l'ambition de la gloire des armes aux vertus.

Le commerce *extérieur* des peuples offre dans ce Discours des tableaux bien différens. Il y en a deux, dit l'Auteur, l'un d'économie, l'autre de luxe. Le premier est celui des peuples qui ne vivent que par le commerce, tels étoient les Tyriens dans l'antiquité, tels sont les Hollandois parmi nous. Le second est celui des peuples qui, trouvant des alimens sur leur sol, demandent des plaisirs aux climats étrangers. Celui-ci est de luxe dans son origine même: l'autre le devient bientôt par les progrès, & les effets finissent par être à peu-près les mêmes dans l'un & dans l'autre: ils sont seulement plus affreux encore dans la corruption du commerce *d'économie*.

Le commerce *extérieur*, en mêlant toutes

G v

les Nations, donne à chacune les Arts, le génie & les productions de toutes les autres, après avoir tout perfectionné dans chacune par les rivalités de l'orgueil & de l'industrie; mais c'est à cette époque où les connoissances sont les plus étendues, où les arts sont le plus perfectionnés, où les jouissances sont en plus grand nombre, que tout est à cette élévation extrême, d'où l'on doit rapidement descendre dans un abyfme de vices & de malheurs. Alors les beautés un peu monotones des campagnes sont abandonnées pour les spectacles variés des capitales & des villes, qui sont toutes superbement parées. Le cultivateur enivré par les récits pompeux de tant de merveilles, abandonne la charrue pour venir briguer les couleurs d'une livrée ou les rênes d'un équipage. L'abondance publique se tarit dans ses sources, tandis qu'elle se montre encore avec éclat dans les réservoirs où elle avoit coutume de se rendre. Le génie, qui ne peut plus attacher par des productions simples & touchantes des âmes usées par l'abus de la fréquentation des chefs-d'œuvres, remplace la grandeur par le gigantesque, & le naturel par le singulier. Le commerce extérieur détruit, sur-tout, toutes les vertus des peuples. On va se promener chez des Nations étrangères, & l'on devient étranger soi-même à sa famille & à sa patrie. On trouve, par-tout où l'on a son portefeuille, les plaisirs que donne la fortune, & l'on perd le besoin du bonheur, qui ne se

reueoit que dans les foyers paternels. Le mélange des peuples altère les qualités qui leur font propres, efface les caractères nationaux, porte l'absurdité & la contradiction dans les lois, les coutumes & les usages. De plus grands effets encore sont le produit de ce commerce. Lorsque le Protestant est venu visiter nos Temples, que nous avons pris un turban pour pénétrer dans les mosquées, & que nous nous sommes amusés à voir les convulsions que le Quaker prétend recevoir du Saint-Esprit, un rire impie & moqueur circule sur toutes les lèvres au nom seul de la Religion: les autels de toutes les Religions tremblent à la fois, & la croyance est bannie de presque toutes les ames.

Dans la seconde Partie de son Discours, l'Auteur appelle l'Histoire à l'appui des principes qu'il a développés dans la première. Il nous montre les Perses, perdant dans les richesses acquises par Cyrus, les vertus qu'ils avoient long-temps conservées dans l'éloignement pour tous les peuples étrangers: tous les vices & tous les crimes entrant en Égypte par le port d'Alexandrie, qui avoit été pendant plusieurs siècles le rempart qui arrêtoit les Nations & les mœurs étrangères; les Phéniciens & les Arabes, Navigateurs & Commerçans, portant la corruption qui leur étoit naturelle, chez tous les peuples qui avoient le malheur de recevoir les funestes productions de leur industrie; Carthage expiant sous les coups de Scipion, tous

les mensonges & tous les crimes de la foi Punique ; les Chinois enfin , conservant depuis plus de quatre mille ans , le bonheur de leur empire paternel , par le soin qu'ils ont eu d'arrêter sur leurs frontières tous les étrangers qui veulent les franchir.

Telle est la substance de ce discours , qui est écrit par-tout avec intérêt , & qui montrera sans doute par-tout , même à ceux qui ne seront pas de son opinion , un très-bon esprit & une ame très-honnête. Les preuves sont toujours présentées sous cet aspect philosophique qui les rend très-propres à recevoir les mouvemens & les couleurs de l'éloquence. C'est sans contredit un des Ouvrages qui prouvent le mieux les progrès que font le goût & les Lettres dans les Provinces. On voit d'abord que cette question rentre beaucoup dans celle qui commença la réputation du célèbre Citoyen de Genève : leurs principes sont les mêmes , & les mêmes faits de l'histoire leur servent de preuves & d'autorités.

Il n'est pas douteux que beaucoup de gens ne trouvent les deux opinions également paradoxales. On conviendra , sans doute , que nous ne pourrons jamais avoir avec le commerce , le bonheur & les vertus des premiers Romains , & des premiers Spartiates ; mais il y a long-tems que les peuples modernes ont osé dire qu'ils ne veulent ni de leur bonheur , ni de leurs vertus. Cette réponse est fière ; il n'est pas

encore bien démontré qu'elle soit dictée par le bon sens & par la véritable grandeur de l'ame.

Ces grands objets, ces grandes questions, les plus importantes de toutes sans contredit pour le bonheur des hommes, ont occupé presque la vie entière du célèbre Citoyen de Genève. Retiré dans sa vieillesse du commerce de tous les hommes, & même du commerce de son génie, les défenseurs de la liberté d'un peuple qui veut se donner des loix nouvelles, sont venus lui demander un plan de Législation dans sa solitude. Toute son ame & tout son génie se sont ranimés pour répondre dignement à cette demande. J'ai lu l'Ouvrage qu'il a écrit pour la Pologne, & qui n'est point encore imprimé. Il m'a paru aussi beau que les plus belles productions du même Auteur. Mais quel caractère étranger à nos mœurs & à nos idées! On croiroit que l'Auteur sort d'un entretien avec Numa dans les forêts des Sabins, ou avec Licurgue sur le Taigète.

Le premier conseil qu'il donne aux Polonois, c'est de rompre presque toute communication avec le reste de l'Europe. Il ne veut point pour cela de remparts semblables à celui qui a été si inutile pour séparer le Chinois du Tartare; il veut que ce soit le caractère national qui élève cette barrière. Mais comment le former ce caractère national? *Par des jeux d'enfant*, répond ce grand-Homme, par des cérémonies publiques,

objections qu'il déploie cette éloquence invincible, qui triomphe souvent de nos dégoûts ou de notre effroi pour les mœurs antiques; ou qu'il fait voir cette souplesse d'esprit qui apperçoit les moyens de se servir de nos vices même, pour nous conduire, par degrés, aux vertus que nous n'osons plus envisager. Les changemens, il ne veut pas les faire, comme Dieu, par sa parole; il prend les instrumens de l'homme, le tems, & de sages préparations. Il présente à la fois un dessein pur & général; mais il voit bien qu'on ne peut l'exécuter que par partie; il ne dit point donnez moi des anges, & je les ferai vivre en sages; donnez-moi un pays où il n'y ait aucune institution, & j'y établirai des institutions parfaites. Il dit, donnez-moi la Pologne & les Polonois tels qu'ils sont aujourd'hui, & je ne crois pas impossible de leur donner la Législation & le bonheur dont je leur offre les images. — On oppose toujours les passions des hommes comme les obstacles les plus invincibles à toutes les réformes, & l'on ne voit pas que pour celui qui fait les manières, elles sont aussi les moyens les plus sûrs & les plus puissans; on peut s'en servir même pour les détruire toutes; & s'il y a eu jamais un véritable Stoïcien, son stoïcisme a été l'ouvrage des passions.

Nous avons cru faire quelque plaisir à nos Lecteurs, en leur donnant cette foible idée de l'Ouvrage d'un Philosophe, que tous les

amis de la liberté pleurent encore. Nous n'avons pas voulu nous permettre d'examiner aucune de ses idées en les rapportant ; mais comme elles ont beaucoup de rapport avec le discours qui nous a donné l'occasion d'en parler, nous prendrons la liberté de présenter ici quelques questions sur ces objets, qu'il seroit à désirer peut-être que l'on travaillât à résoudre.

1°. La découverte de la boussole, de l'Imprimerie, de la Poudre à canon, du Nouveau-Monde, n'a-t-elle pas produit des changemens essentiels dans l'esprit-humain, qui doivent empêcher les Peuples modernes de former leurs Lois sur les modèles des Législations anciennes ?

2°. Si l'homme n'épuise pas son inquiète activité dans les longues courses de la Navigation & du Commerce, ne la portera-t-il point sur des objets plus funestes encore ? Peut-on lui ôter à la fois l'ambition des richesses, & celle de la gloire des armes ?

3°. Elever des barrières entre les Nations, n'est-ce pas allumer des haines nationales qui franchiront bientôt ces barrières ? N'est-ce pas vouloir que les peuples courent les uns chez les autres, le glaive & la flamme à la main, au lieu de s'y promener paisiblement avec des gerbes de bled & des balances ? Les Perses avoient voulu se renfermer chez eux, & je les vois se répandre dans l'Asie pour ravager & pour conquérir : le Spartiate méprisoit tous les autres Grecs,

& Licurgue lui avoit fait promettre de ne jamais faire de guerre offensive; à peine l'histoire me fait connoître les Spartiates, que je les vois se répandre dans toute la Grèce pour l'affervir à leur orgueil.

4°. Est-il prouvé qu'il vaille mieux, par exemple, qu'il y ait en Europe des Anglois, des François, des Russes, &c, &c, &c, que s'il n'y avoit que des Européens? Si tous ces caractères nationaux étoient effacés, les traits purs & primitifs de la nature humaine ne se distingueroient-ils pas mieux dans les hommes de tous les pays, & de tous les siècles? Ce qu'on appelle le caractère national n'est-il pas formé plus souvent par les préjugés, par les défauts & par les vices, que par les vertus & par les lumières? La communication des peuples n'est-elle pas encore plus propre à détruire les erreurs que les vérités & les vertus?

5°. Si les guerres & les conquêtes sont inévitables, ne vaut-il pas mieux encore que des mœurs à-peu-près semblables incorporent tout de suite le peuple conquis au peuple conquérant? Les Perses sont dans l'Asie par leur situation, par leurs malheurs & par leur attachement à leur antique Législation, ce que sont les Juifs en Europe. Les Perses doivent-ils bénir beaucoup aujourd'hui le génie de Zoroastre, qui leur vaut tous les malheurs & toutes les ignominies que leur font souffrir les peuples dont ils refusent de prendre les mœurs & les usages?

6°. Est-il bien démontré que de petits États , parce qu'ils sont plus faciles à gouverner, soient plus propres à faire le bonheur des hommes ? N'ont-ils pas une agitation , une inquiétude naturelle , qui met trop souvent & trop aisément la confusion & le trouble dans leur sein ? Je m'explique. Un petit État , lorsqu'il est seul & isolé , doit , toutes choses égales d'ailleurs , se gouverner incomparablement mieux ; mais lorsqu'il y a plusieurs de ces petits États les uns près des autres , alors y a-t-il quelque moyen de les maintenir dans la paix & dans le repos ? Il est vrai que la liberté ne peut être établie dans les grands Empires que lorsque des représentans forment le corps Législatif ; mais Rousseau a-t-il raison lorsqu'il assure que la liberté est perdue du moment qu'elle est confiée à des représentans ? Ou est-ce M. de Lolme qui a dit vrai , en affirmant qu'elle est plus en sûreté dans leurs mains que dans celles même du Peuple ?

(*Cet Article est de M. Garat.*)

*TRADUCTION libre d'Amadis de Gaule , par M. le Comte de Tress**. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Pissot , Libraire , quai des Augustins. 2 vol. in-12.*

Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire , a dit Voltaire dans la Tragédie des Triumvirs. Toute fiction est fondée sur quelque réalité. Ces Romans de Chevalerie , qui

semblent n'être qu'un jeu de l'imagination en délire, n'ont fait que charger la peinture de mœurs originairement très-véritables. Ces châteaux enchantés, défendus par des géans, où gémissaient des beautés captives, où des Chevaliers languissoient dans les ténèbres des cachots, n'existoient pas seulement dans la tête des Romanciers. Il n'y avoit de leur invention que les enchantemens & les géans; mais d'ailleurs, dans ce chaos de l'anarchie féodale, les forteresses étoient en effet le repaire du brigandage; & tout noble qui avoit pu bâtir sur un rocher, ou s'entourer de fossés, étoit impunément oppresseur & ravisseur. L'avantage de la taille, la force du corps, l'armure de fer, les tours à créneaux, ne servoient que trop souvent à écraser le foible, à dépouiller le pauvre, à violer l'innocence. Celui qui, avec les mêmes moyens de puissance, ne s'en servoit que pour défendre la foiblesse & repousser l'injustice, étoit un digne Chevalier, & ses premiers sermens étoient toujours faits au sexe le plus exposé à l'insulte. Voilà l'origine de la Chevalerie, qui étoit la police des temps barbares; voilà l'explication de ces fables, dont le fond semble toujours le même, & offre toujours des combats & du merveilleux. Les combats tenoient lieu de lois & de justice; le merveilleux prenoit sa source dans l'ignorance & les erreurs de ces siècles grossiers. Les Romanciers voyoient par-tout des enchanteurs, parce que les juges voyoient

par-tout des forciers; & la même contradiction qui déshonorait les Tribunaux, se retrouvoit dans ces productions informes; car il n'est pas plus absurde de voir des enchanteurs toujours tués par des Chevaliers, que de voir des forciers toujours brûlés par le bourreau.

Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ces rapports nécessaires entre l'imagination des Écrivains & les mœurs de leur siècle; c'est un examen qu'il suffit d'indiquer aux hommes qui réfléchissent. Dans cette foule de Romans de Chevalerie, dont l'Europe a été long-temps inondée, les Amadis ont toujours tenu le premier rang. On fait quel parti en a tiré Quinault, qui a bâti l'édifice de notre théâtre lyrique sur les fictions anciennes & modernes. La première traduction des Amadis de l'Espagnol en François, parut en 1540, sous le règne de François Premier. D'Herberai en est l'Auteur. Le style en est grossier & licentieux. L'ouvrage est en 4 vol. *in-folio*. Mademoiselle de Lubert en donna de nos jours un Extrait épuré en 8 volumes *in-12*. M. le Comte de Tress** a entrepris d'en faire une traduction absolument nouvelle, encore plus courte de la moitié, & réduite aux seules aventures d'Amadis de Gaule & de son fils Esplandian, celles d'Amadis de Grèce ayant paru moins intéressantes & moins agréables, dans le premier abrégé qu'on en a donné de nos jours.

Il faut lire dans la Préface du nouveau

Traducteur, les raisons très-plausibles que lui fournissent ses recherches savantes & ingénieuses, pour prouver que les Amadis, quoique traduits par d'Herberai sur des manuscrits Castellans, & attribués à Vasco de Lobeira, Portugais, ont été originairement empruntés par les Écrivains Espagnols, d'ouvrages François du douzième siècle, écrits en langue romance, qui, selon lui, est précisément l'idiôme Picard, tel qu'il se parle aujourd'hui. Il atteste tous ceux qui connoissent le langage de cette Province, que c'est à peu-près le même dans lequel a écrit le Sire de Joinville, à qui nous devons les Mémoires du règne de S. Louis.

Quoi qu'il en soit de cette question, faite pour être discutée par les érudits, du moins ce n'en fera pas une parmi les gens de goût, que le mérite de cette nouvelle version de l'Amadis. L'ouvrage est plein d'esprit & d'agrément. La narration est facile & gaie, tout y respire cette galanterie aimable qui n'est mêlée d'aucune fadeur, & cette décence d'expression qui donne une grâce nouvelle aux images de la volupté. On sent qu'un ouvrage de ce genre ne comporte ni citation ni analyse. Il faut absolument suivre le fil des aventures, & se laisser entraîner au charme de la diction, pour en avoir une idée. En exceptant un petit nombre d'esprits austères qui n'ont jamais goûté ce genre de composition, tout Lecteur, après s'être amusé d'Amadis, répétera ces vers de Vol;

taire *; car il faut bien finir, comme on a commencé, par citer celui qui a tout dit.

O L'HEUREUX temps que celui de ces fables!

Des bons démons, des esprits familiers,

Des farfadets aux mortels secourables!

On écouloit tous ces faits admirables,

Dans son château, près d'un large foyer.

Le père & l'oncle, & la mère & la fille,

Et les voisins & toute la famille

Prêtoient l'oreille à Monsieur l'Aumônier;

Qui leur faisoit des contes de sorcier.

On a banni les démons & les fées.

Sous la raison les grâces étouffées

Livrent nos cœurs à l'insipidité.

Le raisonner tristement s'accrédite.

On court, hélas! après la vérité.

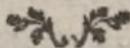
Eh! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

* On a dit dans le dernier Mercure que ce vers,

Dieu! changez la Nature, ou révoquez la Loi!

étoit de Voltaire; c'est une erreur: il est cité en effet dans ses Ouvrages; mais il est de l'Abbé Pellegrin, dans une imitation du *Pastor-Fido*, jouée au Théâtre Italien.

(*Cet Article est de M. de la Harpe.*)



DISCOURS prononcés en différentes solennités de Piété; par M. l'Abbé le Cousturier, Chanoine de l'Église Royale de S. Quentin, Conseiller-Clerc, Maître des Requêtes de Mgr le Comte d'Artois, & Prédicateur du Roi. Troisième Édition. Vol. in-12. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, Hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Rendons grâces à l'art merveilleux & bienfaisant de l'Imprimerie: ces milliers de voix qui chaque jour retentissent dans nos Temples, & qui se perdoient jadis dans le vague des airs, ont enfin un sort plus heureux. Recueillies par la main du Typographe, elles en reçoivent une existence nouvelle, une existence durable, & bientôt circulent, par les canaux du commerce, dans toutes les régions du monde. Depuis quelques années on a mis au jour un si grand nombre de Sermons, de Panégyriques, d'Oraisons Funèbres & de Traités sur l'art de Prêcher, qu'il devient en quelque sorte impossible de les connoître, même par de simples analyses. Cependant on parviendroit à s'en faire une idée générale, en les considérant comme des ouvrages fondus dans un même moule, & calqués les uns sur les autres.

M. le Cousturier, malgré son courage & ses talens, a été obligé de s'affervir avec la
foule

foule des Prédicateurs, aux lois despotiques
 de l'ancienne routine. Parmi des Discours
 éloquentes sur la *charité*, sur la *religion*, sur
 la *vraie grandeur*, on rencontre, dans son
 Recueil, l'Oraison Funèbre d'une Dame Fran-
 çoise de Ligny, un Panégyrique de S. Cor-
 neille, un de S. Sulpice, un de Ste Élisabeth,
 & deux de S. Louis, que l'Auteur a prêchés
 devant l'Académie Française en 1752 &
 1769. Le Public parut si satisfait du dernier
 de ces Discours, que l'Académie se déter-
 mina à solliciter en sa faveur un bénéfice
 auprès du Ministre. Quoique la disgrâce du
 Ministre ait rendu vaines ses promesses,
 M. le Cousturier, occupé pendant qua-
 rante ans des augustes fonctions de Pré-
 dicateur, est sans doute plus flatté d'avoir
 mérité des récompenses sans les obtenir, que
 de les avoir obtenues sans les mériter. On ju-
 gera de sa manière par le morceau suivant :

« Oferai-je rappeler le souvenir des croi-
 » sades à notre siècle?... Oui, Messieurs,
 » vous blâmez les croisades & je ne les jus-
 » tifie pas. Sans doute ces émigrations de
 » peuples, ces voyages des Rois, ces péleri-
 » nages de femmes & d'enfans mêlés à des
 » guerriers, ce mélange de superstitions &
 » de débauches, de cruauté & de religion,
 » ces saintes guerres sans justice, ces pieuses
 » fureurs des Chrétiens armés contre des
 » hommes, ces jalousies, ces divisions entre
 » eux, enfin ces crimes de sang-froid, ces
 » citoyens sans défense égorgés dans les villes,

15 Avril 1779.

H

» le poignard & la croix dans les mêmes
 » mains, le tombeau du Dieu de paix, du
 » Dieu des vertus inondé de sang & souillé
 » de crimes : tout cela vous révolte. . . . »
 Ainsi pensoit le respectable Auteur qui nous
 a transmis les annales de l'Église avec tant
 de piété & avec une raison si supérieure : *il*
falloit, dit-il, *convertir les infidèles au lieu*
de les combattre ; il falloit prêcher au lieu de
détruire *.

« Vous le savez, Messieurs, continue l'O-
 » rateur, dans chaque grande époque le
 » genre-humain est dominé par une idée
 » principale qui le maîtrise & l'entraîne.
 » Alors tout conspire à séduire; un mou-
 » vement universel pousse & précipite les
 » esprits du même côté. Alors l'erreur sem-
 » ble même vérité; & l'opinion générale
 » s'accroît & fortifie l'opinion particulière.
 » Voilà ce qu'ont été les hommes dans tous
 » les temps; voilà ce qu'ils sont encore. Et
 » tel qui, poussé par son siècle, fourit dédai-
 » gneusement au pieux délire des croisades,
 » au siècle des croisades mêmes, n'eût peut-
 » être été qu'un fanatique ».

M. le Cousturier, dans un autre Sermon,
 déploie tous les ressorts de son éloquence
 pour rétablir la paix entre les Ministres de
 l'Église & les grands Écrivains de notre
 siècle. Destinés tous à éclairer les hommes,
 à leur faire chérir la justice, la bienfaisance,

* L'Abbé Fleury, Disc. sur l'Hist. Eccl.

& les autres vertus sociales, pourquoi sont-ils devenus des ennemis impitoyables? « Pour-
 » quoi, s'écrie l'Orateur évangélique, le
 » triomphe de la Religion ne seroit-il pas
 » réservé à vos efforts; ô vous! esprits su-
 » blimes qui éclairez les Nations! Ce triom-
 » phe paroîtra plus beau, lorsqu'il sera em-
 » belli par le génie. L'œil jaloux de la mé-
 » diocrité vous envisage avec un dépit se-
 » cret; une injuste prévention ose confondre
 » le nom de Philosophe avec le nom des
 » ennemis de la Religion: vengez sa gloire
 » en soutenant la vôtre; c'est à vous de
 » combattre ce blasphême contre les talens,
 » & de nous convaincre que la vraie Philo-
 » sophie ne cherche que la vérité, & n'aime
 » que la vertu ».

M. le Cousturier pense & s'exprime à cet égard comme les Ecclésiastiques les plus éclairés du Royaume.

CONSIDÉRATIONS sur les Œuvres de Dieu dans le règne de la Nature & de la Providence, pour tous les jours de l'année; Ouvrage traduit de l'Allemand, de M. C. C. Sturm, & traduit en François par Constance, 4 vol. in-8°.

Ce Livre, qui paroît avoir été fait en Allemand par un Moine, & traduit en François par une Religieuse, offre un singulier mélange de Théologie & d'Histoire Naturelle, de mysticités & d'observations Physiques, de

H ij

Prières & de détails d'Optique, de Mathématique, d'Astronomie, de Chimie, d'Anatomie, &c. &c. Il est divisé en 365 parties, correspondantes à tous les jours de l'année; chaque partie forme un petit tableau d'objets matériels qui se trouvent encadrés dans des réflexions pieuses & ascétiques.

Le 2 Janvier l'Auteur veut " qu'on rende
 „ grâces au Seigneur qui nous a donné du
 „ bois avec une telle profusion, que les in-
 „ digens trouvent à s'en procurer. Et il
 „ ajoute que si certe saison n'existoit pas,
 „ une partie du bois & des forêts auroient
 „ été créés inutilement. „

Le 24 Février, M. Sturm édifie ses Lecteurs en leur apprenant que l'or est *de tous les corps le plus dur*, & que le mercure se change en poussière quand on le secoue long-tems.

Le 28 Janvier, c'est une méditation sur *le givre qu'on observe quelquefois aux vitres des fenêtres*. " On voit d'abord des lignes extrêmement fines, d'où sortent d'autres lignes encore, à-peu-près comme on voit sortir du tuyau d'une plume, des filets qui à leur tour portent d'autres rameaux. Il en résulte les plus belles fleurs. Elles sont jolies & artistement variées; cependant un rayon du soleil du midi les efface. C'est ainsi que l'imagination nous peint tout en beau; mais tout ce qu'elle nous représente de séduisant dans la possession des biens du monde, sont de belles images qui dis-

» paroissent à la lumière de la raison. L'im-
 » portance de cette leçon vaut bien la peine
 » qu'on s'arrête au petit phénomène qui le
 » fournit. »

Le 12 Avril, le pieux Allemand veut
 qu'on pense à la mort; & afin de nous y
 préparer, il démontre qu'il meurt chaque
 année sur la terre trente millions d'hommes;
 ce qui fait pour chaque jour, 82,000 hom-
 mes; pour chaque heure, 3,400; pour cha-
 que minute, 60; & un homme pour cha-
 que seconde. « Actuellement que je lis ceci,
 » un de mes semblables sort de ce monde;
 » & avant que cette heure soit écoulée,
 » plus de trente mille hommes seront mon-
 » tés dans l'éternité. O Créateur du Ciel &
 » de la Terre ! le monde & tous ses habi-
 » tans sont devant toi comme une goutte
 » d'eau qui tombe d'un sceau. »

L'entretien du 25 Février a pour titre,
*Preuves expérimentales & quotidiennes de la
 Providence Divine.* « Essaye, Chrétien, de
 » faire le dénombrement de tous les bien-
 » faits dont la miséricorde de Dieu t'a com-
 » blé... Je veux croire, mon cher Lecteur,
 » qu'il t'est impossible de les calculer; bor-
 » nons-nous donc à ta respiration: tu res-
 »pires au moins douze fois dans chaque mi-
 »nute; voilà donc pour chaque minute 12
 » bienfaits. Supposons que dans chaque mi-
 »nute notre ame ne fasse que trente opéra-
 »tions, & ne comptons, suivant le calcul
 » des Médecins, que six mille parties de no-

» tre corps que Dieu maintient à chaque
 » moment, quelles merveilles de conserva-
 » tion ne découvrons-nous pas ? Car, d'après
 » ce calcul, tu reçois de Dieu, à chaque
 » minute, 12 bienfaits relativement à la
 » respiration ; 30 bienfaits relativement aux
 » facultés de l'entendement & de la volonté ;
 » 600 bienfaits, relativement aux parties de
 » ton corps ; par conséquent Dieu t'accorde
 » dans chaque minute six mille quarante-
 » deux grâces, & tu en reçois 360,520
 » dans chaque heure que tu vis... Fais donc
 » souvent ce calcul ; & plus tu t'en occu-
 » peras, plus aussi tu seras disposé à ma-
 » gnifier le Seigneur ton Dieu. »

Le 7 Mars, contemplation *sur les semences des plantes.* « Les champs sur lesquels on
 » sème le bled doivent naturellement vous
 » faire souvenir, ô Chrétiens, de ces champs
 » où Dieu dépose une autre semence. Les
 » corps humains couchés en terre sont aussi
 » des germes, & leur destination est de croî-
 » tre & de mûrir pour la moisson de l'éter-
 » nité. Aussi peu tu avois lieu, en confidé-
 » rant un grain de froment, de t'attendre à
 » en voir sortir l'épi, dont cependant les
 » parties essentielles étoient renfermées dans
 » ce grain ; aussi peu, dis-je, tu es en état
 » de comprendre que de ton corps réduit
 » en poussière, parviendra un corps glorifié.
 » Mais attends seulement avec un doux es-
 » poir le moment de la récolte ! O vous qui
 » êtes actuellement les contempteurs de ma

» foi , de quel tremblement vous serez alors
 » saisis ? Complée de félicités , mon ame s'é-
 » lancera dans le sein de son Dieu en l'ado-
 » rant. Ah ! mon œil n'aura rien contemplé ;
 » mon oreille n'aura rien entendu qui puisse
 » approcher d'un tel salut. »

Le 20 Juin , méditation *sur les chenilles*.
 Après une description anatomique de leur
 corps , de leurs métamorphoses & de leurs
 variétés , l'Auteur en tire la moralité sui-
 vante : « par leur voracité ces insectes font
 » quelquefois incommodes aux hommes.
 » Mais c'est-là un mal que le Créateur per-
 » met avec beaucoup de sagesse. Car les dé-
 » gâts & les ravages que les chenilles font
 » quelquefois , peuvent servir à nous humi-
 » lier... ; & supposé même que nous ne
 » puissions pas pénétrer les raisons pour les-
 » quelles Dieu a formé de telles créatures ,
 » nous ne serions cependant pas en droit de
 » nier leur utilité ; nous devrions au con-
 » traire en prendre occasion de reconnoître
 » notre ignorance , & de rendre à Dieu la
 » gloire qui lui est dûe. »

La méditation *sur les cheveux* fournit au
 Lecteur une autre espèce de moralité.

La méditation *sur l'herbe* n'est pas moins
 édifiante. Celle qui a pour sujet *la tulipe* ,
 est digne d'intéresser & d'instruire la jeunesse.
 « Certes , pour être convaincu de l'existence
 » d'un Dieu sage & bon , il ne faut que con-
 » templer une tulipe dans sa fleur. Seroit-il
 » possible qu'un tel chef-d'œuvre de la Na-

» ture eût été produit par un hasard aveugle ?
 » Il est vrai qu'à présent les tulipes font pro-
 » duites & se perpétuent par des oignons.
 » Mais d'où vient la première construction
 » de cette machine ? Ne faut-il pas nécessaire-
 » ment admettre une cause intelligente ?
 » Car les nouvelles venues doivent s'être déjà
 » trouvées dans leurs devancières , & il est
 » manifeste que leur figure & leur nombre
 » doivent avoir été déterminés. Lors donc ,
 » mon cher Lecteur , que vous considérez
 » une planche de tulipes , ne vous bornez
 » pas à admirer leur beauté , mais admirez
 » sur-tout l'infinie sagesse de Dieu qui a tra-
 » cé le dessein de ces fleurs. Quels que soient
 » les charmes de la tulipe , ils perdent un
 » peu de leur prix en ce qu'ils ne sont que
 » pour les yeux , & que cette fleur n'est
 » point odoriférante. Dès qu'on met à côté
 » d'elle l'œillet , qui réunit aux graces de la
 » figure le parfum le plus exquis , on oublie
 » bientôt la parure bigarrée de la tulipe.
 » C'est le sort de toute personne qui , douée
 » des charmes de la beauté , les relève en-
 » core par des ornemens recherchés , mais
 » qui n'a ni un bon esprit , ni un bon cœur.
 » Une observation que fournit l'Histoire des
 » Plantes , c'est que plus une fleur est belle ,
 » & plus tôt aussi elle se fane. La tulipe , n'a-
 » guères semblable à une belle Vierge , n'est
 » plus qu'un squelette difforme. Chrétiens ,
 » quelle utile leçon pour vous ! ... Vivez
 » en sorte que lorsque la mort viendra vous

» faucher , les gens de bien vous regrettent ,
» & se disent les uns aux autres , en pleu-
» rant sur votre tombe : hélas ! pourquoi
» n'a-t-il pas vécu plus long-tems ! »

Le 24 Décembre offre un *calcul relatif à la résurrection à venir*. Le début en est vif.
» De quelle foule de créatures humaines ne
» sera pas couvert , au grand jour de la résur-
» rection , le lieu où notre ville est située ? ...
» Chacun des morts ressuscités sera connu
» du Seigneur son Juge ; chaque nom est
» écrit dans le Livre de l'Éternel. Nul ne
» manquera , nul ne sera perdu , nul de ceux
» dont la dépouille a été confiée à la terre
» ne pourra échapper à l'œil du Très-Haut.
» En supposant que notre Allemagne n'ait
» commencé à se peupler que 500 ans après
» le Déluge universel , & que la fondation
» de notre ville , à cette époque , jusqu'au
» jour du jugement , s'il arrivoit cette an-
» née , on y ait enterré seulement 200 per-
» sonnes , le nombre des morts se monte-
» roit à 500,000. Si donc notre seule Ville
» peut déjà fournir , au jour du jugement
» un nombre de 900,000 personnes , com-
» bien sera grand le produit de toute l'Alle-
» magne ! » L'Auteur suppose ensuite que le
» nombre des habitans de l'Empire Germani-
» que est de vingt-quatre millions , & il en
» conclut que l'Allemagne seule , en 1775 , pou-
» voit fournir 2,100 millions de ressuscités
» au jugement dernier. Delà il passe aux ha-
» bitans de l'Europe entière , & fait voir que

H v

Dieu auroit pu y trouver 87,500 millions d'hommes à juger ; enfin il rassemble ceux qui ont vécu avant le Déluge ; & en ne les évaluant même qu'au quart du nombre précédent, il a pour total 109,375 millions.

« Joignez encore les habitans de la terre qui
 » seront en vie au jour du jugement , &
 » n'en fixons le nombre qu'à mille millions ,
 » le total montera pour lors à plus de cent
 » dix mille millions... Quelle œuvre de la
 » toute-puissance que de recueillir ces ato-
 » mes terrestres!... Quelle agréable occupa-
 » tion pour les dix mille millions d'Ange,
 » de rassembler & de présenter à Jesus ,
 » leurs frères bien-aimés ? Et quelle joie
 » ravissante pour des myriades d'esprits bien-
 » heureux que Dieu avoit recueillis dans son
 » sein ! avec quelle joie je me représente
 » la surprise & les sentimens ineffables de
 » chacun des Élus , à l'aspect de ce change-
 » ment merveilleux ! »

Ce Livre en général, plus édifiant que raisonnable, offre une multitude d'idées bizarres & ridicules ; les mêmes descriptions s'y trouvent plusieurs fois répétées ; les causes finales multipliées à l'infini, paroissent souvent puériles & contradictoires. Et si l'Ouvrage, sous ce point de vue, peut nourrir & échauffer le cœur, il peut en même-tems obscurcir l'esprit. Quant au style de *Constance*, il n'en faut pas médire : *Exposuisse sat est.*

On ne doit pas confondre avec l'Ouvrage

de M. Sturm, les peintures physiques qui sont intercallées dans son Livre. Elles lui sont absolument étrangères. Il dit lui-même dans sa Préface : " Je ne me suis fait aucun scrupule d'emprunter le langage d'un Bufson, d'un Derham, d'un Pluche, d'un Nieuwentyt, d'un Sulzer, d'un Bonnet, &c. pour présenter à mes Lecteurs des idées plus précises, & exprimées avec plus d'énergie ».

(Cet Article est de M. l'Abbé Remy.)

SPECTACLES.

CONCERT SPIRITUEL.

LES Concerts qu'on a donnés au Château des Tuileries pendant la semaine sainte, ont été aussi suivis & aussi intéressans que ceux dont nous avons déjà rendu compte. Des symphonies de *Sterkel*, de *Hayden*, de *Cannabich*, &c. n'ont rien laissé à désirer pour le choix, ni pour l'exécution.

De nouveaux Virtuoses ont déployé leurs talens sur le violon, sur le basson & sur le violoncelle.

M. *Baër* & M. *le Brun*, sont les seuls qui n'ayent point eu de rivaux dans tous ces Concerts.

MM. *Goffec*, l'Abbé *Rose*, & d'autres Musiciens François, ont fait exécuter des Motets de leur composition, que le Public a jugé dignes de partager ses suffrages avec les grands Airs Italiens d'*Anfossi*, d'*Alessandri*, de *Voglet*, de *Piccini*, &c.

Parmi tous ces Airs & ces Motets, on a distingué le *Stabat* de *Pergolèse*, qu'on a donné plusieurs fois, & qui malheureusement a toujours paru mal exécuté. La voix de M. *Guichard* formoit avec celle de Mde *Todi*, une disparate insoutenable qui énervoit la plupart des idées de l'Auteur. L'Orchestre s'est permis de les défigurer encore. Dans le premier morceau, les Joueurs de basses dont la marche doit être égale & soutenue, ont piqué toutes leurs notes comme si l'Auteur les eût isolées par des quarts de soupirs. Cette manie bizarre de l'Orchestre a détruit absolument l'effet d'un début, où le pathétique se manifeste d'une manière si simple, si vraie & si touchante.

Mde *Todi* & Mde *le Brun*, distinguées chacune dans un genre très-différent & presque opposé, soutiennent encore leur brillante réputation. Il *Signor Amantini* partage avec elles les mêmes honneurs. Sa voix jeune & flexible a réveillé tour-à-tour le plaisir & la surprise. Sans examiner si ce Virtuose peut se faire une idée bien juste de ce que lui coûtent ses talens & son organe enchanteur, il nous semble que les applaudissemens du Public font de nature à lui causer au moins

une illusion très-agréable : illusion qui, dans certains momens, doit lui faire perdre le souvenir de n'avoir acquis la voix d'un autre sexe qu'aux dépens du sien

A C A D É M I E S.

L'ACADÉMIE des Belles-Lettres de Montauban a tenu, selon l'usage, une Séance publique le 25 Août, jour de la Fête de S. Louis. Le matin elle a assisté à une Messe qui a été suivie de l'*Exaudiat* pour le Roi, & du panégyrique du Saint, prononcé par M. l'Abbé de la Tour, Doyen de l'Église de Montauban, & Secrétaire Perpétuel de l'Académie. L'après-midi elle s'est rendue en Corps à l'hôtel-de-ville, où elle a reçu de la part de MM. les Officiers Municipaux les honneurs prescrits par Sa Majesté.

M. Lade, Avocat à la Cour des Aides, Ex-Directeur en l'absence de M. de Pullinieux, Premier Président à la Cour des Aides, Directeur de quartier, a ouvert la Séance par un Discours, dans lequel il a apprécié le mérite respectif de l'éloquence & de la poésie, & a donné à chacun de ces genres le rang qu'ils doivent occuper au tribunal de la raison & du bon goût.

M. Dusban, Trésorier de France, ancien Capitaine au Régiment de Flandre, ayant été élu par l'Académie pour remplir la place vacante par le décès de M. le Franc de Saint-Clair, est venu prendre séance, & a prononcé son Discours de remerciement, dans lequel, d'un pinceau tout à la fois digne de l'énergie d'un militaire & de la sagesse d'un Magistrat, il a tracé l'heureux concert des Lettres avec les armes & les lois.

M. le Directeur, en répondant au nouvel Académicien, est entré dans des discussions Littéraires, également intéressantes & judicieuses.

M. l'Abbé Tenlières a lu une Épître en vers sur les usurpations de la mode, qu'il a adressée aux Dames, comme les plus propres, par leur goût éclairé & par les droits qu'elles ont acquis sur la mode, à faire rentrer dans ses bornes cette fière usurpatrice, qui non contente de régner sur la parure, veut encore asservir les Lettres & les Arts à son empire capricieux.

M. l'Abbé de la Tour a lu une dissertation sur l'Ostracisme, aussi profonde que solide.

L'Académie des Belles-Lettres de Montauban distribuera le 25 Août prochain, Fête de S. Louis, un Prix d'Éloquence, dont le sujet sera pour l'année 1779 : *Combien le respect pour la vieilleffe contribue au maintien des mœurs publiques*, conformément à ces paroles de l'Écriture : *Ne spernas hominem in senectute sua*, Ecclef. viii. 7.

L'Académie ayant réservé le Prix d'Éloquence, le destine à une Ode ou Poème de cent à cent cinquante vers, aux choix des Auteurs, dont le sujet sera : *Louis Dauphin, père de Louis XVI.*

Ils feront remettre leurs ouvrages dans tout le mois de Juin prochain, à M. l'Abbé de la Tour, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, en sa maison, près la Cathédrale.

Les Auteurs sont priés d'adresser à M. le Secrétaire trois copies bien lisibles de leurs ouvrages, & d'affranchir les paquets, qui seront envoyés par la poste.



A N E C D O T E.

RAMENÈS, Roi d'Égypte, qui régnoit selon Pline dans le temps de la prise de Troye, fit élever proche le palais d'Héliopolis le plus grand obélisque qu'on eut encore vu. Vingt-mille hommes furent employés à le construire. La plus grande difficulté fut de le dresser sur sa base. Voici la fable qu'on raconte à ce sujet : Ramenès apprehendoit que les machines qu'on avoit préparées ne fussent pas capables d'élever & de soutenir une aussi lourde masse. Il imagina donc pour obliger les ouvriers à faire usage de toute leur adresse, de faire, dit-on, attacher son fils au haut de l'obélisque. La vie de ce jeune Prince, & par conséquent celle des ouvriers dépendant du succès de l'entreprise, on prit des mesures si justes qu'elles réussirent parfaitement.

V A R I É T É S.

OBSERVATIONS de M. Moheau sur les lumières qui peuvent résulter du Livre intitulé : Recherches & considérations sur la population de la France.

IL est peu important que ce Livre soit bien ou mal écrit, que l'Auteur ait de l'esprit ou en manque,

que ses idées soient justes ou fausses; mais si l'on ne peut nier l'utilité qui résulte d'un ouvrage, sans renoncer à un genre de connoissances qu'il est essentiel d'acquérir, de ce moment la question devient importante; il ne s'agit plus de porter un jugement sur un Livre, mais d'avoir une opinion sur la science dont il traite.

Les recherches sur la population de la France forment certainement l'ouvrage le plus complet qui ait encore paru sur cette matière; elles offrent le dénombrement de plus de 600,000 habitans dans diverses Contrées du Royaume. Cet ouvrage a nécessairement exigé tant de dépense, tant de co-opérateurs, tant de précision dans les vérifications, que s'il n'en résulte aucune vérité constante & générale, il faut renoncer à une méthode longue, pénible, dispendieuse & insuffisante. Cependant la science de l'administration, comme toutes les autres, ne peut avoir de base solide, ne peut faire de progrès que par la connoissance des faits; ainsi le sort de ce Livre est nécessairement lié avec celui de la méthode admissible pour établir des bases & des principes d'administration, à moins que les observations rapportées ne soient mal choisies ou discordantes entre elles. Il est donc essentiel d'examiner & la manière dont ces recherches ont été dirigées, & les conséquences qu'on en peut tirer.

D'abord on peut remarquer que parmi les pays où il a été fait des observations, on ne trouve ni un pays d'État, ni une Province méridionale; & à cet égard l'Auteur n'a point dissimulé que lui-même désireroit qu'on pousât plus loin ces recherches, & qu'on rendit son ouvrage inutile par un ouvrage plus complet; mais cette imperfection, inévitable dans une entreprise si étendue, empêche-t-elle qu'il ne résulte un terme d'appréciation admissible par-tout le Royaume. La qualité de pays d'État, relativement à la popu-

lation, ne peut mériter considération qu'en ce que les habitans de ces pays jouissant, suivant l'opinion commune, d'un sort plus heureux que dans les autres Provinces, l'abondance des moyens de subsistance peut influer sur la propagation de l'espèce humaine, & la durée de la vie; mais dans la vérité il est des pays d'État, (la Bretagne) où l'homme est plus malheureux que dans certains pays d'Élection; & d'ailleurs, parmi les exemples rapportés, il est des Contrées où le sort de l'humanité est le plus heureux que connoisse en France l'ordre du peuple, & conséquemment la dénomination de pays d'État ou de pays d'Élection est ici vaine & indifférente.

Il est vrai que dans l'évaluation du rapport du nombre des naissances au nombre des habitans, on ne trouve point d'expériences faites dans des Provinces Méridionales; mais il faut observer que dans les Généralités de Lyon & de la Rochelle, plusieurs lieux compris dans les dénombremens, ont une température analogue à celle des pays Méridionaux de France; & personne n'ignore que la chaleur ou le froid ne dépendent pas seulement du nombre des degrés, mais d'autres circonstances locales. D'ailleurs, les observations rapportées constatent que la fécondité & la durée de la vie dans les Provinces Méridionales de France & dans les Provinces du Nord, n'ont que des différences peu considérables; or, comme le climat ne peut influer sur la population que par la fécondité & la mortalité, il s'ensuit nécessairement que l'estimation du nombre des habitans, par celui des naissances, doit être à peu-près la même dans toutes les Provinces de France.

Les différences réelles existent entre les pays situés dans des plaines, dans des vallées, sur des collines, sur des montagnes, lorsque le sol est sec ou humide, pierreux ou marécageux, dans les pays où la culture, l'industrie, le commerce ne font pas les mêmes,

& où diverses circonstances fixent ou chassent l'habitant, attirent ou écartent l'étranger: aussi trouve-t'on dans les dénombremens rapportés, des exemples pris dans ces diverses contrées, & on a eu soin de mettre en évidence les disproportions de ces évaluations, qui doivent avoir lieu suivant les localités. Si les résultats avoient été les mêmes, la méthode seroit démontrée inexacte & abusive; mais réunissez des contrées qui ayent des qualités extrêmes, celles où vient s'établir un grand nombre d'étrangers, & celles qui leur fournissent leurs habitans, vous trouverez une proportion à peu-près la même que dans les pays où il n'existe que des indigens, & où l'expatriation n'a point lieu.

Cependant, il faut convenir que cette méthode d'évaluation de la population, est susceptible de variations qu'on peut évaluer à $\frac{1}{3}$, d'après un Auteur aussi respectable par ses intentions patriotiques que par ses lumières; mais est-il vrai, ainsi que le prétend cet Auteur, qu'une méthode qui ne peut donner une plus grande précision ne soit d'aucune utilité? Qu'on examine des États de corvées ou de milice, & presque toutes les autres opérations d'administration, on verra si les erreurs ne sont pas plus considérables. Depuis trente ans, les estimations de la population de la France ont varié depuis quinze jusqu'à vingt-quatre millions, & on n'a pas mieux connu la population des Provinces en particulier que celle du Royaume. En 1698, un Intendant de Bretagne comptoit dans cette Province 1,700,000 habitans. En 1745, un autre Intendant n'en évaluoit la population qu'à 745,000. En 1760 on l'a portée à 1,100,000; & cependant aujourd'hui il est constant qu'elle monte à plus de 2,000,000.

Enfin l'ouvrage dont il s'agit ne contient pas seulement une évaluation de la population d'après le nombre des naissances, mais d'après d'autres ter-

mes, tels que le nombre des mariages, des morts, des feux, des lieues quarrées, &c. Il contient des divisions de la population par sexe & par âge; en sorte qu'en connoissant une partie de la société dans une contrée, on peut en évaluer la totalité & chacune des classes qui la composent; & de même en connoissant la force de la population, on peut indiquer combien on trouvera d'hommes en état de porter les armes, de filles nubiles, &c. Ces observations démontrent quel est le degré de fécondité des femmes; la durée de la vie humaine, l'état actuel de la population, &c. Méconnoître l'utilité de ces connoissances, & les conséquences qui résultent d'observations aussi multipliées, ce seroit nier l'existence d'une arithmétique politique.

SCIENCES ET ARTS.

CHIMIE.

*LETTRE de M. le Duc de Chaulnes à M.
l'Abbé de Saint-Non.*

JE trouve, Monsieur, tant de différences & d'affertions si parfaitement contraires à mon avis, & à celui de tous les Chimistes un peu célèbres, dans la description que je vous ai remise de la grotte du chien, telle qu'elle est imprimée dans votre quatrième Livraison; que je ne puis m'empêcher de vous demander si vous avez eu quelque part à ces altérations. Je ne puis pourtant me persuader que vous ayez démenti l'honnêteté que j'ai toujours remarquée en vous, par un procédé aussi extraordinaire que celui d'imprimer sans m'en faire part, *en le citant comme de moi*, ce qui est entièrement différent de mon manuscrit & contraire à mes idées. Je suis in-

timement convaincu que M. de Faujas, qui a eu part à la rédaction, n'en a eu aucune à ces changemens; je lui en ferai cependant la question. Permettez-moi de vous demander encore si d'autres que vous & lui ont eu la feuille entre les mains? J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que vous me connoissez, &c.

Réponse de M. l'Abbé de Saint-Non.

J'espère, M. le Duc, que vous rendez assez de justice à mes sentimens & à mon respect pour vous, pour être persuadé que je n'ai contribué en rien aux changemens qui ont été faits dans la note que vous aviez eu la complaisance de me donner pour la grotte du chien, je l'avois même fait imprimer telle qu'elle étoit dans votre manuscrit; mais ayant dû, comme de raison, la présenter, ainsi que le reste du Prospectus, sous les yeux du CENSEUR, c'est absolument M. Sage qui y a fait les changemens qu'il a jugés à propos. Dans la précipitation où ce dernier Prospectus a été imprimé, je n'ai pu vous consulter de nouveau à ce sujet, non plus que M. de Faujas. Recevez-en de nouveau toutes mes excuses, ainsi que l'assurance des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, M. le Duc, V. T. H. & T. O. S. Signé l'Abbé de Saint-Non.

Différence de l'Imprimé de la quatrième Livraison à mon manuscrit.

Je n'ai jamais vu la grotte du chien; mais M. Hamilton, le Docteur Nooth, & plusieurs autres, ayant écrit que les vapeurs qui règnent dans cette grotte sont de l'air fixe, & ce fluide étant essentiellement invisible, j'ai mis *invisibles* lorsque j'en ai parlé: M. Sage, Censeur, a fait imprimer *visibles*: je réponds que lorsqu'il y a accidentellement des vapeurs d'une autre espèce mêlées avec ces premières, les deux ensemble peuvent être visibles.

M. Sage cite le Docteur Demeste, *entre autres*, pour avoir principalement éclairci la théorie de l'acide méphitique; car M. Sage n'a jamais eu à se reprocher la plus légère indulgence pour le mot d'air fixe, employé par M. Priestley, & par le plus grand nombre des Chimistes. Je ne connois ni le Docteur Demeste ni son mérite; tout ce que j'en fais, c'est que j'ai entendu parler de lui, pour la première fois, par un Mémoire lu à l'Académie il y a quinze jours, & qu'il adhère fortement au système de M. Sage, sur lequel je connois aussi l'opinion de l'Académie & de la plupart des Chimistes. Je puis me tromper, mais je ne crois pas que M. Demeste ait été fort connu avant ce Mémoire.

J'avois cité, comme de moi, l'expérience de la transvasion de l'air fixe, qui prouve parfaitement son invisibilité; M. Sage la cite comme étant de M. de Sauvages, & renvoie au §. 159 du Traité de l'action de l'air sur le corps humain. Lorsque je fis à l'Académie plusieurs expériences sur l'air fixe, du nombre desquelles étoit la transvasion, je demandai si elles étoient connues; toute l'Académie, & M. Sage, *entre autres*, répondirent qu'elles étoient neuves. L'Académie a depuis fait imprimer mon Mémoire dans ceux des Savans étrangers. Les autres observations à ce sujet sont que l'air fixe, connu postérieurement par M. Priestley, ne l'étoit point du temps de M. de Sauvages. Le Livre de ce dernier, imprimé à Lausanne, n'a, je crois, été connu ici que deux ans après mon Mémoire. Il s'agit dans le §. 159, des vapeurs qui règnent dans les caves des morts; elles auroient pu être de l'air fixe sans que M. de Sauvages s'en doutât; mais elles en sont si différentes qu'il est dit dans le même §, que le vase où ces vapeurs ont été mises, conserve six mois après la propriété de faire périr les animaux qu'on y met, ce qui n'arrive point avec l'air fixe, comme on fait.

Il y avoit simplement dans mon manuscrit, *d'après*

M. Hamilton, que les vapeurs d'air fixe opéroient la suffocation comme l'alkali volatil le plus violent.

M. Sage, dont on connoît l'attachement pour l'alkali volatil, a supprimé ce que j'avois dit, & y a substitué que, l'alkali volatil, loin d'avoir quelque chose de commun avec les vapeurs de l'air fixe, étoit au contraire le plus sûr moyen pour remédier à leur effet mortel, ce qui lui est fort contesté.

Au bout de tout cela, on trouve une note (qui n'étoit point dans mon manuscrit) que cet article est de M. le Duc de Chaulnes. Il faut convenir que M. Sage fait gaîment le métier de Censeur.

Comme on sera peut-être étonné du procédé de M. Sage, il faut savoir qu'il a imprimé, huit jours après la lecture de mon Mémoire sur l'air fixe, que ce fluide n'étoit autre chose que ce qu'il appelle l'acide marin volatil, & qu'il l'avoit prouvé à M. de Chaulnes par telle expérience. Il ne me l'avoit jamais prouvé. J'avois dit le contraire à l'Académie huit jours auparavant. Il fallut bien répondre. Je le fis par un Mémoire, & sept expériences comparées furent faites devant l'Académie, où l'air fixe agit toujours différemment de l'acide marin, nommé volatil par M. Sage, & qui ne diffère de l'acide marin ordinaire qu'en ce qu'il est moins volatil, comme on en voit les preuves dans mon Mémoire, imprimé par ordre de l'Académie dans ceux des Savans étrangers, à la suite de celui sur l'air fixe. L'Académie décida donc que j'avois raison, & M. Sage tort. *Inde ira.*

Je demande pardon au Public de ce long & indifférent détail; mais voilà deux fois que M. Sage me fait parler contre mon sentiment, une fois à l'Académie, & une fois, par la voie de l'impression, à toute l'Europe, que cela inquiète infiniment peu. Il faut bien au moins répéter ce que j'avois dit, comme je l'avois dit d'abord.

G R A V U R E S .

JUPITER endormi entre les bras de Junon, gravé d'après le tableau de M. Julien de Parme. Prix, 12 livres. A Paris, chez l'Auteur, rue des Postes, vis-à-vis les Eudistes.

Vue de l'Adige & Vue de Landeck, deux Estampes de même grandeur, gravées par M. Dequevauviller, d'après les tableaux originaux, peints par M. Brandt le fils, Peintre de LL. MM. Imp.

Ces deux Estampes, gravées d'une manière agréable, se trouvent chez l'Auteur, rue S. Hyacinthe, la troisième porte-cochère à droite par la Place Saint Michel. Prix, 2 liv. 8 sols chacune.

Portraits de Joseph II, Empereur & Roi des Romains, & de Frédéric II, Roi de Prusse. Ces deux Portraits, de même grandeur, se trouvent chez Isabey, Marchand d'Estampes, rue de Gèvres. Prix, 1 liv. 4 sols chacun.

On trouve chez le même Marchand un *Portrait de J. J. Rousseau*, joliment gravé, au-dessous duquel est la vue de son tombeau à Ermenonville, avec ces quatre vers de M. Ducis.

Entre ces peupliers paisibles

Repose Jean-Jacques Rousseau.

Approchez, cœurs droits & sensibles,

Votre ami dort sous ce tombeau.

Prix, 1 liv. 4 sols.

Portrait de Paquier Quesnel, Prêtre de l'Oratoire, gravé par le sieur Barbié. Ce Portrait, de 5 pouces de haut sur 3 pouces 5 lignes de large, se vend chez l'Auteur, rue de Savoye, la première porte-

cochère à droite par la rue Pavée, & chez Ifabey, Marchand d'Estampes, rue de Gèvres. Prix, 1 l. 4 s.

Figures de l'Histoire de France. Fin de la première Race. Troisième Livraison.

Tous les Journaux ont annoncé dans le temps les deux premières Livraisons de cet ouvrage vraiment utile, entrepris par M. le Bas, Graveur célèbre, dont les talens n'ont pas besoin d'éloge. C'est une manière également agréable & commode d'étudier l'Histoire, que de voir représentés en tableaux les principaux faits & les époques mémorables de nos annales.

La troisième Livraison nous paroît supérieure aux deux premières. Les sujets y sont choisis avec beaucoup d'intelligence; ce qui est un objet de la plus grande importance dans un ouvrage de ce genre. La composition en est sage, & sur-tout très-claire; la Gravure en est d'un effet agréable. L'Auteur est M. Moreau le jeune.

C'est le Savant Continuateur de *l'Histoire de France de Velly*, qui a fait le choix des sujets, & qui a écrit l'explication-sommaire qu'on lit au bas de chaque Estampe. Le nom de M. l'Abbé Garnier suffit pour garantir le mérite de ce travail.

Cette troisième Livraison, composée comme les premières de 18 planches, se trouve chez M. le Bas, Graveur du Cabinet du Roi, de l'Académie Royale de Peinture, &c. rue de la Harpe.

ERRATA. Dans le Mercure du 5 Avril, *Description des Isles du Cap-Verd*, on lit page 7, lig. 5 : « Vel, Sainte-Lucie », lisez : Sel, Sainte-Lucie. Page *idem*, lig. 9 : « les bannis de la Métropole : on y dépose, &c. », lisez : les bannis de la Métropole, ou y dépose. Page 10, lig. 12 : « on les troque pour des denrées », lisez : ou les troquent pour des denrées.

JOURNAL


JOURNAL POLITIQUE
DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 15 Février.

L'AMBASSADEUR de France a reçu dernièrement un Courier de sa Cour : on présume que les dépêches qu'il lui a apportées contiennent des instructions ultérieures sur la conduite qu'il doit tenir à l'arrivée de la réponse de l'Impératrice de Russie, aux dernières propositions de la Porte. Cette réponse qui doit décider de la paix ou de la guerre, ne sauroit tarder. On se flatte toujours que l'accommodement n'effuyera plus d'obstacles, sur-tout depuis que le Grand-Seigneur ayant consenti à diminuer le tribut que payoient ci-devant les Hospodars de Moldavie & de Walachie, & à ouvrir le passage de la mer Noire aux vaisseaux Russes, a obtenu aussi quelques avantages dont il désiroit jouir en Crimée.

Il ne se confirme point que Bassora soit rentrée sous notre domination, ni qu'il se soit fait un accommodement avec les Persans. Tout ce que l'on fait de ces contrées, c'est que le Gouverneur de Médine, Aly-Chan, qui étoit sorti de Bassora, à la tête 6000 hommes, a été battu par un corps d'Arabes attachés à nos intérêts, & que nos affaires prendroient bientôt la tournure la plus favorable de ce côté, si le Bacha de Bagdat ne se trouvoit engagé dans une guerre

15 Avril 1779.

I

civile contre son prédécesseur, qui déposé par le Gouvernement, cherche à se maintenir dans sa place l'épée à la main.

Les troubles continuent toujours en Egypte. Ibrahim-Bey, qui depuis quelque tems s'est emparé du pouvoir, conserve une liaison très-étroite avec Murat-Bey, qui comme lui a été Esclave de Méhémet-Bey. L'objet de leur alliance est d'affaiblir la famille d'Aly-Bey, qui cherche à se maintenir dans l'autorité que cet usurpateur avoit su acquérir, & qui s'est formée un parti puissant.

S U È D E.

De Стокхольм, le 10 Mars.

ON travaille, avec beaucoup d'activité, à l'armement de l'escadre destinée à protéger notre commerce. Elle sera composée des vaisseaux la *Sophie-Magdeleine*, l'*Adolphe-Frédéric*, le *Prince Gustave* de 70 canons; le *Lion de Gothie*, le *Frédéric-Adolphe*, le *Vasa*, le *Prince Ferdinand*, la *Sophie-Albertine*, le *Prince Charles*, la *Finlande* de 60; des frégates l'*Uplande* de 40; le *Prince Gustave* & l'*Aigle-Noir* de 36; le *Jaramis* de 34; le *Spreng-Porten*, le *Trolle* de 24, & de la corvette la *Gaja*; 4 de ces vaisseaux & 4 frégates doivent mettre en mer le plutôt qu'il se pourra, sous les ordres d'un Contre-Amiral, tandis que les autres attendront leurs instructions ultérieures. On croit que l'escadre sera entièrement armée vers les premiers jours du mois de Mai. Pour fournir aux fraix qu'exige cet armement, S. M. a augmenté de 5 pour 100 les droits d'entrée sur quelques marchandises importées de l'étranger.

L'escadre de Dannemarck sera en état de mettre en mer avant le mois prochain; 3 des frégates qui la composent, sont destinées à escorter les vaisseaux qui font le commerce des

Indes Occidentales. La protection de celui de la Méditerranée fera confiée à un vaisseau de guerre ; deux autres croiseront dans la mer du Nord ; un quatrième gardera le passage du Sund , & le reste de l'escadre , composée de 4 vaisseaux de ligne & 3 frégates , se tiendra à portée de recevoir les ordres de la Cour.

Le Mémoire du Docteur André Chydenius sur la tolérance , & qui a donné lieu à l'arrêté intéressant de la dernière Diète sur cet objet important , mérite d'être répandu , & nous nous efforçons de le transcrire.

» Dans un temps où les habitans de la Suède sont presque le seul peuple , en Europe , qui sous le Gouvernement d'un Roi debonnaire & sage , jouit d'une paix profonde , au-dedans & au-dehors , nos cœurs ne peuvent que saigner en voyant les guerres terribles , les animosités & les persécutions qui désolent maintenant plusieurs parties du monde. Quoi de plus sage dans ce moment ; de plus digne de cette charité véritablement Chrétienne , qui s'étend à tous les hommes en général ; de plus conforme à ce généreux esprit d'union & de liberté , qui sied si bien à un peuple heureux ; de plus convenable enfin aux véritables intérêts de notre Patrie comblée de biens , mais dépeuplée , que d'ouvrir précisément dans cette circonstance , avec cordialité , nos bras à tous ces infortunés qui sont actuellement sans retraite dans leur Patrie , ou qui pourront l'être par la suite ; qui par cette raison , cherchent à se fixer ailleurs , pour trouver un asyle contre la violence & l'oppression , tant pour eux-mêmes que pour leurs femmes , leurs enfans & leurs propriétés ! Les ennemis de notre sainte Religion , entraînés par une liberté de penser effrenée , & non contents de chercher à renverser toutes les vertus conformes à la parole de Dieu & à une saine raison , ont encore tâché dans notre Royaume , ainsi que dans d'autres , quoique souvent sans fondement , de répandre sur l'Etat Ecclésiastique un

noir vernis d'intolérance, en le présentant comme la première cause de ce que l'humanité est souvent foulée aux pieds, & de ce que l'accroissance ainsi que l'amélioration du Royaume sont empêchées. Ne seroit-il donc pas digne des Révérendissimes députés du Clergé, dans un tems si heureux, lorsque les Etats du Royaume ont abandonné le poids du Gouvernement à leur sage & gracieux Monarque, de réunir leurs efforts pour prouver au monde entier l'empressement du Clergé de Suède pour imiter en douceur & en tolérance le grand & saint exemple de leur Chef, le Sauveur de l'Univers. Nous avons le bonheur de vivre dans un tems, où jouissant d'un heureux repos dans l'intérieur, nous avons reçu des mains de la Providence une grande bénédiction dans la famille de notre Roi, qui non-seulement a excité une joie générale dans tous les cœurs, mais les a animés encore à se surpasser les uns les autres en actions charitables & généreuses. Quel projet donc plus digne des Etats du Clergé que de tendre aussi de leur côté vers un but si salutaire. S. M. elle-même, a dans cette occasion, ouvert son cœur paternel à un grand nombre d'infortunés de l'intérieur du Royaume, par l'amnistie générale qui vient d'être publiée. Quelle gloire ne seroit-ce donc pas pour les Députés du Clergé de présenter au Roi de très-humbles Remontrances pour tâcher d'engager S. M. à publier une paix générale en faveur de ceux de nos frères Errangers, qui sans avoir, par aucun crime, mérité de perdre leurs droits de Citoyens, sont devenus les victimes de l'oppression & de la persécution, & n'ont plus aucune patrie; de faire de la Suède un asyle désiré pour eux tous, & de leur inspirer ainsi le même amour qui nous anime pour notre gracieux Souverain! Il n'est aucun citoyen Suédois qui ne connoisse les sentimens compatissans de S. M. pour tous les infortunés; & comme la charité & la compassion sont à tous égards un devoir principal à qui le Saint Ministère de l'Evangile est confié, & que certainement notre Etat est obligé d'édifier les au-

tres par de bons exemples , il est à présumer qu'une très-humble déclaration à ce sujet de la part des Révérendissimes députés du Clergé ne fera nullement infructueuse , vis-à-vis d'un Roi , dont l'ame grande & généreuse ne peut recevoir qu'avec bonté & bienveillance tous les projets qui tendent au bien de l'Etat & au bonheur de l'humanité. Notre patrie gémit d'une dépopulation générale. L'Agriculture manque de bras. Les Fabricans & les gens de métiers ne trouvent point d'Ouvriers ; de toutes parts on n'entend que des murmures de la part des chefs de famille , contre les gages excessifs que les domestiques exigent. Quel tems immense ne s'écouleroit pas avant qu'on pût suppléer à ces défauts par des Suédois ? Ne seroit-ce donc pas le tems d'ouvrir les barrières , de recevoir parmi nous des Citoyens utiles , & de soulager ainsi nos fardeaux en augmentant la force du Royaume ? Il y a long-tems que , grâces à Dieu , les préjugés ont été dissipés. On ne cherche plus à tirer les hommes de l'erreur , en faisant violence à leur conscience , & en les persécutant. Et ce sont précisément ceux qui professent notre Religion Evangélique dans les parties méridionales de l'Europe , qui en ont fourni des preuves plus que touchantes. L'expérience jointe à l'histoire de tous les siècles , prouve que moyennant la bénédiction Divine , la douceur , le support , les lumières & une instruction amicale , sont les seuls moyens qui peuvent convertir réellement des hommes plongés dans l'erreur. Et loin de nous tous qui composons le Clergé du Royaume , d'avoir assez peu de confiance dans la parole que Dieu a manifestée , & dans notre sainte Doctrine Evangélique pour craindre qu'elles puissent être altérées , si nous adoptions dans le Royaume quelques Etrangers d'une Religion différente , pour y établir leur demeure parmi nous , quoiqu'ils ne veuillent pas d'abord recevoir nos dogmes , mais que dans le silence & la retraite , chacun selon les lumières de sa conscience , veuille

servir cet Etre Eternel & Tout-Puissant qui est notre père commun. Non ! Stokolm n'est pas devenu Calviniste, quoique depuis bien des années les Réformés aient eu parmi nous un culte public. Le Danemarck n'est pas devenu Juif, quoique ce malheureux Peuple y vive en paix & fréquente publiquement les Synagogues. La Prusse n'est pas devenue Catholique, quoique ceux qui professent cette Religion, ainsi que tous les autres, y jouissent d'un exercice libre de leur Culte «.

» En considération de tout ceci, je demande la permission de proposer si les Révérendissimes députés du Clergé, de concert avec les autres Etats respectifs, ne trouveroient pas bon de demander très-humblement au Roi, si S. M. ne jugeroit pas avantageux d'ordonner gracieusement ce qui suit. 1°. Tous les Etrangers, de tel âge, condition, sexe ou Religion qu'ils puissent être, qui voudront à l'avenir se retirer en Suède ou dans les Provinces soumises à sa domination, pour y fixer leur demeure & y gagner leur vie d'une manière honnête, auront pour cela une entière liberté, au moins dans les grandes villes de Commerce, avec la très-gracieuse assurance d'y jouir de la même liberté & protection que tous les autres Sujets Suédois, à dater du jour qu'ils auront juré foi & hommage à S. M. ; ce qui pourra se faire devant le Magistrat Municipal de la première ville où ils arriveront. Par cette raison, on ne leur fera aucune difficulté sur les frontières relativement aux passeports ; mais on prendra une simple note pour constater ceux qui en auroient ou qui en seroient dépourvus. Cette protection Royale ne pourra pourtant pas regarder ceux qui, dans un tems limité, après leur arrivée, seroient convaincus de s'être expatriés pour quelque crime. 2°. Tous les Etrangers qui arriveroient seroient assurés, de la part de Sa Majesté, d'une parfaite liberté de conscience pour eux, leurs enfans & leur postérité, de pouvoir, sans trouble, sans bruit, & sans donner du scandale aux Sujets nés du Roi, exercer chacun son

Culte Divin ; cependant , sous la réserve très-lé-
 ricieuse de s'abstenir de chercher à séduire clandestin-
 nement ou publiquement quelqu'un pour apostasier
 notre Doctrine pure , Evangélique Luthérienne , sous
 peine de confiscation de tous ses biens , & de bannisse-
 ment perpétuel du Royaume ; comme aussi que ,
 conformément aux loix fondamentales du Royau-
 me , aucune personne d'une Religion étrangère ne
 puisse être revêtue d'aucune Charge ou Office. La
 difficulté qui pourroit se présenter à l'occasion de
 leurs mariages , leurs baptêmes , & l'éducation de
 leurs enfans , pourroit aisément être levée , en or-
 donnant que tout mariage mixte entre une personne
 de la Religion Luthérienne & une autre d'une Reli-
 gion étrangère devra être célébré selon le Rit Lu-
 thérien , & que tous les enfans provenants de pareils
 mariages seront baptisés par nos Prêtres , confor-
 mément à nos Statuts Ecclésiastiques , qu'ils seront
 élevés dans notre Religion Evangélique & se tien-
 dront à notre Culte. Mais tous ceux qui seroient nés
 d'une Religion étrangère , pourroient être élevés
 dans leur Religion. 3°. Tous ceux qui viendront
 s'établir dans le Royaume , soit Etrangers , soit
 même Suédois , qui par plusieurs raisons , se se-
 roient ci-devant retirés du Royaume , pourront dans
 les Villes , à la Campagne & part-tout où on leur
 accorderoit la permission de s'établir , exercer , sans
 aucune gêne , chacun sa Profession , Métier , Art &
 Science avec lesquels ils croiront pouvoir & vou-
 dront se nourrir eux & les leurs , selon les Règle-
 mens & Statuts que S. M. trouveroit bon d'établir ,
 sans que pour cela ils puissent être chargés d'impôts
 plus considérables que les Suédois nés Sujets du
 Roi «.

» Les avantages qui paroissent devoir résulter
 d'une pareille liberté sont évidens. Le nom de notre
 Grand Roi deviendra un objet de vénération pour
 tous les Peuples de l'Univers. Tous les opprimés ,
 tous les infortunés béniront le cœur humain de no-

tre Monarque; ils s'empresferont à chercher un refuge à l'ombre de ses ailes; le Royaume recueillera des guerres sanglantes des autres Nations une moisson abondante; savoir, une quantité de Citoyens laborieux. L'Agriculture, les Manufactures, les Arts & Métiers seront poussés à un plus haut degré de perfection, & les charges de l'Etat, reparties sur un plus grand nombre de Sujets, deviendront d'autant plus supportables aux anciens habitans. La Suède verra alors aussi les enfans, que plusieurs raisons ont réduits à s'expatrier, songer sérieusement à retourner dans leur Patrie; ils y reviendront en foule pour prendre part à la joie de leurs Frères, & goûter avec eux la bénédiction répandue sur l'heureux siècle de Gustave III. La chose n'est pas non-plus une nouveauté particulière. Les Princes sages ont très-bien su augmenter la force & la considération de leurs Royaumes, en accordant une retraite aux Etrangers. Sans ce moyen, la Prusse ne seroit jamais parvenue, dans un si court espace de tems, à un si haut degré de puissance. Le Grand-Duché de Toscane, un Etat Catholique Romain, ne doit son accroissement subit qu'à la liberté de conscience, à celle des Arts & du Commerce. La France, si dévouée d'ailleurs à la Religion de Rome, n'exécute plus les anciennes loix pénales contre les Protestans. La partie du Monde la plus éloignée même a attiré chez elle plusieurs milliers de familles Européennes, en donnant pleine liberté à plusieurs différentes Religions. Maintenant le tems paroît être arrivé pour la Suède de faire à son tour une si heureuse conquête, en accordant une liberté semblable. Touché des malheurs de mes Frères, zélé pour l'aggrandissement & la force de ma Patrie, & pénétré de la vénération la plus profonde pour notre Doctrinne pure & Evangélique, je viens d'exposer ici mes pensées avec la plus grande sincérité, & dans l'intention la plus pure, en les soumettant à l'examen attentif & sérieux des Révérendissimes Dé-

putés du Clergé. Ma joie est complete de pouvoir aussi les mettre sous les yeux éclairés de notre très-Gracieux Souverain, que la Providence Divine a certainement destiné à être le Protecteur béni de tous les Opprimés, à rendre son Royaume florissant & heureux.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E, le 20 Mars.

L'ARCHIDUC Maximilien est de retour de Baade depuis le 13 de ce mois. On dit que l'Empereur, avant que les armées se séparent, fera encore un tour en Bohême & en Moravie; mais le tems de son départ n'est point fixé.

On n'a point encore de nouvelles de Teschen au sujet des conférences relatives à la paix; la gazette Impériale s'est contentée d'annoncer, ces jours derniers, les conférences & l'armistice de la manière suivante.

» La médiation que les Cours de France & de Russie ont employée depuis long-tems au sujet de l'affaire de la succession de Bavière, l'a portée au point que le Baron de Breteuil, Ambassadeur de France près notre Cour, & le Prince Repnin, ont dû se rencontrer le 19 à Teschen, dans la haute Silésie. Le Comte Philippe de Cobenzel, Conseiller-Privé, & Vice-Président de la Banque, est parti le 8 pour se rendre, de la part de notre Cour, dans la même Ville, où le Baron de Riedesel, ci-devant envoyé de Prusse ici, paroîtra de la part du Roi, afin de travailler à forces réunies à l'ouvrage de la pacification. Le Général de Wunsch, qui se trouve dans le Comté de Glatz, & le Général d'Anhalt, posté avec son corps près de Brannau, ont offert, par écrit, de publier l'armistice le 7 du courant; & comme l'Impératrice-Reine avoit déjà envoyé des ordres préalables pour l'accepter, il a été agréé; en conséquence, dans l'intervalle, chaque partie restera en possession

de ce qu'elle occupe. Suivant des avis de la Silésie ; tout y est tranquille ; & l'ennemi a retiré ses postes depuis l'attaque contre la Ville de Neustad, qu'il a aussi évacuée. Le Prince héréditaire de Brunswick & le Général de Stutterheim ayant notifié par ordre du Roi au Général d'Elricshausen, l'armistice pour toute l'étendue de la haute Silésie, conformément aux ordres qu'il avoit reçus d'avance, il l'a accepté, à commencer du 8 de ce mois «.

On a publié une Ordonnance de l'Impératrice-Reine, en date du 5 Janvier dernier, par laquelle, sans préjudicier aux franchises des foires dans les Etats héréditaires, il est néanmoins défendu aux Commissionnaires étrangers, qui n'ont pas apporté des marchandises & qui ne tiennent point de boutiques, de porter de maison en maison des échantillons pour chercher des commissions, contre les Ordonnances expressees portées contre le colportage.

De HAMBOURG, le 25 Mars.

MALGRÉ la certitude que les Généraux des armées belligérantes avoient que la paix n'étoit pas éloignée, ils ont continué les hostilités jusqu'au dernier moment ; elles sont enfin suspendues par-tout depuis la publication de l'armistice, dont voici les conditions.

« 1°. Les armées respectives resteront *in statu quo*, & continueront à occuper les endroits dont elles sont en possession, jusqu'à la conclusion de la paix, sans cependant pouvoir se rendre au-delà de leurs postes avancés respectifs. 2°. Ceux qui passeront les limites seront arrêtés, à moins qu'ils ne soient munis d'un passeport de leur Chef. 3°. L'armistice commencera le.... à midi (le jour varie selon les lieux où l'armistice a été publié, depuis le 7 jusqu'au 10 de ce mois), jour auquel tout acte d'hostilité cessera ; & dans le cas où la paix ne seroit

point conclue, les deux parties seront tenues de se prévenir mutuellement 8 jours avant de recommencer les hostilités «.

La communication est en conséquence ouverte entre la Saxe & la Bohême, & entre les autres parties du théâtre de la guerre, au moyen des passeports des Officiers qui commandent de part & d'autre. Il paroît que l'incendie de Neustadt qui a fait tant de bruit parce que c'est un des derniers actes d'hostilités, & que le désastre de cette ville étoit peu nécessaire, a été désapprouvé également par la Cour de Vienne & par ses ennemis; on assure que l'Officier qui a conduit cette expédition, & donné l'ordre funeste qui a été trop bien exécuté, est aux arrêts dans la forteresse de Spielberg. Les lettres qui donnent cette nouvelle ne s'accordent point sur le nom de cet Officier. Elles ajoutent qu'un Ingénieur Autrichien s'est rendu à Neustadt pour vérifier le dommage, ce qui suppose le dessein d'en indemniser les habitans; ce seroit en effet le moyen le plus noble de désavouer un excès que la punition de son auteur ne répareroit point.

On n'a encore aucunes nouvelles des conférences qui se tiennent à Teschen; on varie même sur le jour où elles ont dû commencer; quelques lettres portent que les Ministres ne commencèrent leurs visites d'usage que le 14 de ce mois, & que ce n'est que le 19 qu'ils ont entamé les délibérations sur le grand objet qui les rassemble. Selon la déclaration que l'Impératrice de Russie a faite sur la réponse de la Cour de Vienne à la première qu'elle lui avoit adressée, les Ministres des Puissances belligérantes ne conféreront point entr'eux, ni n'entreront dans aucune discussion, mais traiteront avec ceux des Puissances médiatrices, qui s'occuperont seuls de l'ouvrage de la paix, en les con-

sultant dans tous les cas nécessaires, en leur faisant part de ce qui sera réglé, & ne les laisseront point venir en présence les uns des autres, jusqu'à ce que le traité soit conclu. Tous ces Ministres doivent s'assembler sans aucune apparence extérieure d'un Congrès, sans formalité, sans étiquette, & sur le pied d'une société ordinaire.

Pendant que les négociations sont en train, que l'on en conçoit généralement les meilleures espérances, il y a dans ce pays des politiques qui prévoient de grandes difficultés pour la pacification générale. Le Roi de Prusse, disent-ils, après avoir déclaré dans ses manifestes qu'il n'a agi par aucune vue d'intérêt personnel, mais seulement en qualité de garant de la paix de Westphalie & des constitutions de l'Empire, après avoir travaillé jusqu'à présent sur ce plan, pourroit-il se départir de ce système, déroger en rien de ce qu'il a dit appartenir à l'Empire, & consentir au démembrement de la Bavière? L'Electeur Palatin payera-t-il à l'Electeur de Saxe les 3 millions de fl. qu'on dit qu'il doit donner au-delà de ce qui avoit été réglé par les préliminaires? se décidera-t-il à ne rien céder de ses possessions actuelles dans les Duchés de Berg & de Juliers? quelques spéculatifs qui cherchent à lever ces obstacles, & qui pourroient s'en dispenser puisque sans doute on s'en occupe à Teschen avec plus de fruit, croient que la discussion de la succession de la Bavière sera renvoyée à la Diète générale, & qu'en attendant, les choses seront remises dans leur ancien état; que l'on prendra en même-tems des arrangemens au sujet de Berg & de Juliers, dont la succession n'est point encore ouverte, & qu'on prendra des précautions pour qu'elle ne trouble point de nouveau l'Empire lorsqu'elle le fera. Il reste encore une question à résoudre;

est de favoir qui payera les frais faits jusqu'à présent, & qui sans doute sont considérables, puisque l'on n'évalue pas à moins de 52 millions pour la Cour de Vienne, l'extraordinaire seul de cette guerre; outre les ravages qu'ont essuyés une partie de la Bohême & les provinces voisines.

On mande de Colberg que le 4 de ce mois, les eaux de la mer se sont élevées à la hauteur de 8 pieds, & que trois heures après elles sont descendues à leur hauteur ordinaire; le vent étoit Nord-Est & peu violent; quelques Physiciens présumant qu'il y a eu quelque part une forte tempête, ou un tremblement de terre.

On apprend de Cassel, que la Société des Antiquités de cette ville, a élu pour Associé-Honoraire Etranger, à la place de feu M. de Voltaire, M. d'Alembert, de l'Académie Royale des Sciences, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française.

De RATISBONNE, le 25 Mars.

L'OUVERTURE des conférences à Teichen, les espérances de paix qui en résultent n'ont pas empêché la Cour de Vienne de publier un nouveau Mémoire, auquel elle a fait travailler pendant les négociations qui ont précédé l'armistice. C'est une réponse préalable au Mémoire publié à Berlin dans le mois de Décembre dernier. On y revient sur l'acte de renonciation du Duc Albert d'Autriche à la Basse-Bavière, dont on relève toutes les circonstances qui peuvent rendre cette pièce suspecte; on a inféré à la fin le procès-verbal de l'interrogatoire qu'a subi le Baron de Senckenberg, auquel on reproche beaucoup de contradictions dans ses réponses, en remettant à la décision du public impartial le jugement qu'on peut porter

de cet acte. M. de Senckenberg a été remis en liberté, & il a passé ces jours derniers par cette Ville, d'où son dessein, dit-on, est de se rendre à Laufanne.

» Les Etats de Bavière, lit-on dans une lettre de Munich, n'ont pas encore pu se résoudre à consentir au démembrement du Duché, dont on croit que la Cour de Vienne gardera une petite partie. Loin de vouloir entrer dans aucun arrangement à cet égard, ils ont fait de nouvelles remontrances à l'Electeur, pour empêcher ce demembrement, & ont protesté d'avance contre tout ce qui pourra être réglé à ce sujet dans le Congrès de Teschen. On dit que l'Electeur leur a fait répondre que pour rétablir leur corps dans son état précédent, son dessein étoit d'unir les Principautés de Neubourg & de Sulzbath, ainsi que le haut Palatinat, au Duché de Bavière : on ne dit point si les Etats se contenteront de cet arrangement, mais on remarque à Munich que leurs Députés continuent de tenir une conduite opposée au sentiment de l'Electeur «.

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 15 Mars.

LE beau tems qui règne depuis plus de deux mois dans la plus grande partie de l'Italie, offre par-tout la végétation renaissante de la manière la plus sensible. Dans quelques endroits, on tire de ce beau tems précoce des pronostics fâcheux pour la récolte prochaine ; on a été obligé à Milan, pour rassurer les esprits de copier & de publier une ancienne inscription qui se trouve sur la porte d'une maison, appelée ci-devant Panigarola, & qui est maintenant une Chapelle dédiée à St. Antoine, à Vermezzo, terre de ce Duché. Elle est conçue ainsi. 1140, *Annus hic Bisextilis fuit & lumi-*

nare majus fere totum eclipsavit. A septimis idus Novembris ad septimum usque Aprilis idus, nec nix nec aqua visa de cœlo cadere. Attamen præter mortalium opinionem, Dei clementia, & messis & vindemia multa.

» Une lettre, écrit-on de Bastia en Corse, reçue par le cousin du fameux Carlo Salliatto, & qu'il a eu l'imprudence de communiquer à plusieurs personnes, l'a fait mettre en prison. Elle porte qu'une escadre Angloise de 40 voiles, ayant à bord 8000 hommes de débarquement, commandée par le Général Paoli, doit venir au printemps tenter la conquête de la Corse. Cette nouvelle pouvoit causer de la fermentation, mais le gouvernement n'a rien à craindre de ce projet. Les places & les côtes sont exactement gardées. Nous avons en abondance des troupes & des munitions de guerre. Nos milices provinciales sont sur un très-bon pied, & ont à leur tête des Officiers très-distingués, tels qu'un Gaffario, un Colonna, un Casabianca, un Ceccaldi, &c. D'ailleurs, il s'est fait une grande révolution dans la plupart des esprits. Les Corfes sont François. L'allégresse a été aussi grande dans toute l'Isle, à la naissance de Madame, fille du Roi, & les réjouissances aussi multipliées qu'à Paris. On peut en juger par le fait suivant : Deux élèves du Collège de Chiavari, âgés d'environ 14 ans, avoient formé le noble projet de s'embarquer sur une felouque, & d'aller en course contre les Anglois ; ils s'étoient déjà procuré de l'argent & avoient engagé un grand nombre de leurs camarades à partager avec eux la gloire de cette entreprise : la nuit du départ étoit fixée, ils avoient des pistolets, des épées, & avoient transporté secrètement à bord de la felouque tous les couteaux & autres instrumens de la cuisine du Collège. Le Recteur de la maison a heureusement été averti presque au moment où ils alloient lui échapper, & a réussi à les faire renoncer à cette résolution. — Le Docteur Giubega,

Grand-Chancelier, & les Députés des Etats, sont encore à Paris. Ils ont obtenu de S. M. une ample remise sur les impôts, & même une somme considérable pour le dessèchement des marais & endroits marécageux de la Corse «.

A N G L E T E R R E.

De LONDRES, le 31 Mars.

Nos papiers publics s'empressent de suppléer au défaut de nouvelles positives de l'Amérique Septentrionale ; s'il faut les en croire, le Général Washington s'étant mis en marche avec une partie de son armée pour couvrir les Provinces Méridionales, a tellement affoibli son armée à Philadelphie, que le Général Clinton, qui s'est avancé vers cette dernière ville, s'en est emparé sans opposition ; d'un autre côté, le Colonel Campbell a pris possession de Charles-Town dans la Caroline Méridionale, & cette Province a montré le plus grand empressement de rentrer sous la domination Britannique. Par malheur pour ces nouvelles intéressantes, les lettres mêmes que la Cour a publiées, relativement à l'invasion de la Géorgie, prouvent que la réduction des deux Carolines, que se promettent les Commandans Britanniques, doit être l'effet du succès de leurs armes, & point celui de la bonne volonté des habitans en faveur de leur ci-devant mère-patrie. On fait, quant à la Pensylvanie, que plusieurs Quakers se font, en effet, prévaloir de leur système religieux pour se soustraire à toutes les obligations de la société civile, & que quelques-uns ont servi d'espions, de correspondans & de guides aux armées Britanniques ; mais on n'ignore pas non plus que l'esprit des Quakers n'est pas celui du peuple en général, & que cet esprit ne

peut pas leur permettre de prendre une part active lorsqu'il s'agira d'opérer une révolution. La Cour, d'ailleurs, n'a confirmé aucun de ces bruits, qui seroient trop intéressans pour n'être pas publiés s'ils étoient vrais.

La gazette vient d'en annoncer de moins importants, sans doute, mais qui ont fait & qui ont dû faire une vive sensation. On étoit inquiet de la situation de l'escadre de l'Amiral Barrington à Sainte-Lucie; on savoit qu'elle n'étoit pas en état de résister aux forces du Comte d'Estaing; on attendoit des nouvelles positives de sa réunion avec celle de l'Amiral Byron; on vient de la recevoir & de la publier.

» M. d'Estaing, dit l'Amiral Byron, est toujours dans le port de Fort-Royal avec son escadre; il en sortit le 12 Janvier avec 16 voiles & prit la route de Ste-Lucie: le lendemain, au point du jour, je sortis du Cul-de-Sac avec 13 vaisseaux de ligne, & trois frégates, & je portai directement sur l'escadre Françoisé, forçant de voiles, & formée en ligne de bataille; mais sitôt que M. d'Estaing eut découvert nos forces, il vira vent devant, fit de son mieux pour pagner le port, ce qu'il effectua avant qu'il fût possible d'engager aucun de ses vaisseaux au combat; sa retraite précipitée rend difficile les conjectures que l'on peut former sur la conduite qu'il a tenue, en sortant du Fort-Royal avec des forces si considérables, à moins que l'on ne suppose qu'il ignoroit ma jonction avec le Contre-Amiral Barrington, & qu'il méditoit une nouvelle attaque contre cette Isle: la seule réflexion qui s'éleve contre cette conjecture est que nous sommes très-fondés à croire qu'il est parfaitement informé de ce qui se passe à Ste-Lucie: voyant que nous attendrions envain que l'escadre Françoisé se déterminât à nous livrer combat, & que la force de leur asyle dans le port de Fort-Royal ne nous permettoit pas de les y forcer, je ne voulus pas m'exposer au hazard d'être

entraîné sous le vent par le courant , ce qui fût arrivé si le vent eût manqué ; en conséquence , après avoir approché Fort-Royal de très près , je profitai d'un vent frais qui s'élevoit , & le soir même je ramenai l'escadre à l'ancre dans cette baie , qui se trouvant à 3 ou 4 lieues au vent du Grand-Cul-de-Sac , nous met plus convenablement à portée d'observer les mouvemens des François , & d'intercepter le renfort qu'ils attendent , sous les ordres de M. de Tréville , s'il arrivoit du côté de l'extrémité Méridionale de la Martinique.

Cette lettre , qui est en date du 4 Février , prouve qu'à cette époque l'Amiral Byron ne jugeoit pas praticable de bloquer l'escadre Française qu'on s'est empressé de dire bloquée , & forcée de se rendre , ainsi que la Martinique. Sa position fait attendre simplement la nouvelle d'une action prochaine , mais dont l'égalité entre les forces respectives , rend le sort incertain , & ne diminue par conséquent pas nos inquiétudes. Le dessein qu'a formé l'Amiral Byron d'intercepter le secours que le Comte d'Estaing attend d'Europe sous les ordres du Comte de Grasse & non de M. de Tréville , ne peut réussir que dans le cas où le renfort arriveroit du côté de l'extrémité méridionale de la Martinique ; mais il peut prendre une autre route. M. de Grasse peut être instruit de la prise de Sainte-Lucie , de l'état de nos forces dans ces mers ; & M. d'Estaing n'a pas manqué , sans doute , de lui envoyer des avis par des bâtimens qui ont pu partir de quelqu'autre point de l'isle , & éviter notre flotte. S'il est joint par M. de Grasse , nous perdons la supériorité , & l'Amiral Rodney , en arrivant , ne la rétablira pas ; les forces feront égales , & le sort des armes reste toujours incertain.

Les changemens qu'on s'étoit hâté de prévoir dans l'administration à la suite du triom-

phe de l'Amiral Keppel , n'ont point eu lieu ;
 & il paroît que les Ministres résisteront à cet
 orage comme ils ont résisté à celui qui s'éleva
 à l'occasion de la convention de Saratoga. La
 fermentation qui avoit éclaté parmi le peuple ,
 ne se manifeste plus que par l'offre que plusieurs
 villes , à l'imitation de celle de Londres , font
 de leur franchise à l'Amiral Keppel , à qui la
 ville de Dublin en a fait remettre les lettres
 dans une boîte de chêne , ornée des armes de
 la ville ; quant au Comte de Sandwich , on
 prétend à la vérité qu'après l'examen de l'af-
 faire de l'hôpital de Greenwich , il passera au
 poste de Secrétaire d'Etat , vacant par la mort
 du Comte de Suffolck. Mais ce changement
 n'est pas une disgrâce. Les Ministres , à cette
 espèce de triomphe sur le parti de l'Opposition ,
 joignent encore la satisfaction de sortir de l'em-
 barras où les jettoit le refus de plusieurs Ami-
 raux de commander la grande flotte l'été pro-
 chain. Sir Charles Hardy , Amiral de l'escadre
 blanche a accepté le commandement ; il jouit
 dans ce pays de la plus haute réputation ; il est
 vrai qu'il y a seize ans qu'il n'a été en mer ,
 puisque depuis Mai 1758 , qu'il eut le comman-
 dement en second sous l'Amiral Boscawen à la
 réduction du Cap Breton , & l'année suivante ,
 sous l'Amiral Hawke , qu'il se trouva en cette
 qualité à la bataille navale contre le Maréchal
 de Conflans , il n'a plus servi ; mais on se flatte
 qu'il n'en est pas moins en état de rendre de
 grands services & de meilleurs que l'Amiral
 Keppel , dont l'opposition constante au Minis-
 tère faisoit employer les talens à regret. Les
 deux Amiraux qui commanderont sous Sir
 Charles Hardy , sont le vice-Amiral Shuldarn
 & le contre-Amiral Robert Digby. Ce dernier
 qui a été un des Capitaines de la flotte de
 l'Amiral Keppel , dont la déposition a été

le plus au gré du vice-Amiral Palliser, a été élevé à ce grade dans la dernière promotion du 19 de ce mois, où S. M. a élevé 10 Capitaines au grade de contre-Amiral, & 8 contre-Amiraux à celui de vice-Amiral.

L'escadre destinée pour stationner cette année à Terre-Neuve, sera composée des vaisseaux le *Romney*, le *Chatham* & le *Portland* de 50 canons, & des frégates la *Surprise* de 28, & la *Sybille* de 24. Les vaisseaux marchands destinés pour les Indes Occidentales, sont partis le premier de ce mois au nombre de 200, de Corke en Irlande, sous les ordres du *Courageux* & du *Vaillant* de 74 canons, du *Salisbury* de 50, & de l'*Aréthuse* de 32, qui a échoué sur l'île de Molene; ils ont dû être joints par les autres vaisseaux, partis de différens ports pour la même destination, avec quelques vaisseaux de transport, à bord desquels on embarqua, le 10 de ce mois à Portsmouth, le régiment des volontaires de Liverpool, qui va renforcer nos troupes de terre dans cette partie du monde. On dit que les négocians de Liverpool ont donné à chaque soldat (ils sont au nombre de 850 hommes) deux chemises, deux paires de chausses, de souliers, &c. Le contre-Amiral Hugues est parti pour les Indes Orientales avec cinq vaisseaux de guerre, une frégate & 13 navires de la Compagnie des Indes, à bord desquels, est embarqué le régiment de Montagnards Écossais, nouvellement levé. Cette escadre est accompagnée du *Warwick*, vaisseau de 50 canons, destiné à aller prendre & escorter ceux de la Compagnie qui se trouvent à Sainte-Hélène. Elle marche encore avec les vaisseaux la *Vengeance* de 74, l'*Actéon* de 44, l'*Hyenne* de 24, & les galiotes à bombe, le *Vésuve* & l'*Ethna*, qui ont, dit-on, ordre d'aller reprendre le Sénégal; la

perte de cet établissement est plus importante qu'on ne se l'imagine communément ; outre la traite des Nègres , qui est un objet considérable , le commerce de la gomme forme un article d'une plus grande valeur encore , puisque le produit seul des accises sur la gomme , qui fait les deux septièmes des différens droits que le Gouvernement perçoit sur le commerce de cette partie de l'Afrique , ne montoit pas à moins de 24,000 liv. sterl. ; ce qu'il y a de sûr , c'est que ces forces navales sont pourvues de bateaux plats pour des débarquemens , ce qui ne laisse pas douter qu'elles ne soient chargées de quelque expédition , tant sur la côte d'Afrique que dans l'Inde.

La constance de notre Ministère dans ses opérations , l'art avec lequel il a su s'assurer des avantages dans l'Inde , & mettre en sûreté la source des richesses qui restoit à la Grande-Bretagne , nous font espérer encore d'en imposer à l'Europe , de dicter des loix à la Hollande , de contenir par la terreur ou par la politique les Puissances maritimes du second ordre , d'enchaîner les forces de l'Espagne , & de refaisir & de conserver , à l'aide de la force , du courage , & sur-tout du bonheur , le sceptre de la mer. » La Grande-Bretagne , lit-on dans l'Histoire Philosophique & Politique du commerce des Européens dans les deux Indes , voit d'un œil chagrin , dans les mains de ses rivaux , une possession où l'on peut préparer la ruine de ses prospérités d'Asie. Dès les premières hostilités entre les deux Nations , elle dirigera tous ses efforts contre une Colonie qui menace la source de ses plus riches trésors. Quel malheur pour la France si elle s'en faisoit dépouiller ! Cette réflexion étoit sous les yeux de nos Ministres ; ils se sont hâtés de frapper le coup nécessaire , & les ordres de

faire le siege de Pondichéry ont été expédiés dans le tems même où nous paroissions vouloir nous défendre en Europe d'être les agresseurs, & où nous annoncions une modération que le fait démentoit, mais que le besoin de ménager la Hollande nous prescrivoit, & dont nous savions qu'on ne sauroit que tard la nouvelle en Europe, & dans un moment où elle pourroit être plus utile que nuisible à notre cause. Cet évènement, en effet, a influé sur le crédit public qui commence à se relever, & qui se soutiendra, sans doute, jusqu'à ce que des nouvelles des Antilles viennent le détruire ou le faire monter encore.

Le Parlement est rentré en vacances à l'occasion des fêtes de Pâques. Parmi les objets dont il s'est occupé, les principaux regardent l'Irlande; le 19 de ce mois, le Lord North remit à la Chambre des Communes un message de S. M. pour l'informer qu'ayant été instruite, que depuis quelques années les revenus de l'Irlande ne suffisoient plus pour subvenir au paiement des objets auxquels ils étoient destinés; S. M. touchée des maux qui affligeoient ses fidèles sujets de ce Royaume, & désirant y apporter un remède prompt & efficace, jugeoit à propos de recommander à la Chambre d'examiner s'il ne conviendrait pas, vu la situation actuelle de l'Irlande, que la paye & l'entretien des régimens de ce Royaume, employés actuellement hors du pays, fussent portés à la charge de la Grande-Bretagne; ce message donna lieu à quelques débats, dans lesquels on ne manqua pas d'observer qu'il seroit plus convenable de chercher les moyens de soulager l'Irlande, en remédiant aux abus des pensions établies sur le pays. Le Lord Cavendish proposa de faire remettre à la Chambre une liste des pensions accordées ou créées à la charge

de l'Irlande depuis le 24 Septembre 1763 ; mais cette proposition fut rejetée, & l'examen du message remise au tems où l'on s'occupoit du subside. On mit ensuite en délibération si l'on accorderoit à l'Irlande la permission d'y importer le sucre ; mais l'on objecta que le droit sur les sucres importés dans la Grande-Bretagne montoient à 400,000 livres sterl. qui étoient affectées à des payemens qui n'étoient susceptibles d'aucune diminution ; les avis se partagèrent, & on convint de surseoir à quatre mois la décision de cette question. Il résulte de tous ces débats qu'on parle beaucoup de faire du bien à l'Irlande, mais qu'on ne peut se résoudre à prendre aucun parti. Plusieurs personnes qui se récrient contre cette indécision, affectent de craindre que l'espèce d'asservissement dans lequel on la retient, ne la détermine à imiter l'exemple de l'Amérique.

» Le Lord Nugent, dit un de nos papiers, a avancé que l'Irlande, avec des encouragemens, deviendroit bientôt le septième Royaume de l'Europe. Il met la France au premier rang, la Russie au second, l'Autriche au troisième, la Prusse au quatrième, l'Angleterre au cinquième seulement, l'Espagne au sixième & l'Irlande au septième. M. Grenville observe aussi, que d'après des nouvelles sûres qu'il a reçues, il y a actuellement 20,000 hommes sous les armes dans ce Royaume, qui, non-seulement ne sont pas à la solde du Gouvernement, mais dont il n'a pas même connoissance. Le fait, s'il est vrai, comme on a lieu de le croire, doit inspirer les plus vives allarmes, & mérite la plus sérieuse attention «.

Nos papiers annoncent toujours la tenue prochaine d'un conseil de guerre pour juger le vice-Amiral Palliser ; selon ces papiers, il devoit s'ouvrir le 18 de ce mois ; mais on pré-

tend que le vice-Amiral en ayant été prévenu, avoit répondu, que ses repliques ne pouvoient pas être en état de paroître pour ce tems; il demandoit le délai nécessaire pour les mettre en ordre, que lorsqu'elles le feroient, il avertiroit l'Amirauté. Ce délai, ajoute-t-on, lui a été accordé, & on ignore quand son procès commencera; on débite que M. George Jackson Procureur du Roi pour la marine, interviendra comme partie publique, parce que l'Amiral Keppel a déclaré que son intention n'étoit pas de pousser plus loin l'accusation de désobéissance contre le vice-Amiral. Pendant qu'on annonce ce procès, bien des gens doutent qu'il ait réellement lieu. La Cour protège ouvertement M. Palliser, qui n'a agi, dit-on, que par ses ordres; il occupe encore, à ce que l'on assure, son logement au Bureau de l'Amirauté, & des différentes places dont il a donné sa démission, aucune n'a encore été donnée à personne jusqu'à présent.

Il se répand dans ce moment des nouvelles qui mêlent un peu d'amertume à la joie qu'a causé celle de la prise de Pondichéry, peut être n'ont-elles pas d'autres fondemens que les intérêts des agioteurs. Quoiqu'il en soit, les voici telles que nos papiers les racontent. Le Brigadier-Général Leslie, chargé d'une expédition contre Poonah, Capitale du Gouvernement des Marattes, partit de Bengale en Avril 1778, avec 6 bataillons de troupes du pays, & une compagnie d'artillerie. Mais ayant à faire 1200 milles dans des contrées difficiles, sous un soleil très-ardent, il est arrivé avec ses gens & ses chevaux, si harassés, si épuisés de fatigue, que les Marattes les ont enveloppés, & s'en sont emparés sans coup férir. On compare l'événement de Poonah à celui de Saratoga. On ajoute qu'en Amérique le Général Washington, est arrivé sur les frontières de la Georgie; qu'en Europe la Cour est instruite que l'Espagne

va se déclarer , que le Lord Grantham est rappelé , & que le Marquis d'Almodovar est prêt à prendre congé.

À ces nouvelles , qui si elles ne sont pas vraies , sont du moins vraisemblables , nous joindrons ces deux Anecdotes plaisantes que nous fournissent nos papiers :

» Un particulier de cette Ville , a parié de faire à cheval une course de 30 milles , dans le tems qu'un escargot parcourra un espace de 30 pouces sur une pierre couverte de sucre en poudre. La course se fera à Newmarket ; plusieurs personnes ont gagé , les unes pour le cavalier , les autres pour l'escargot. Le pari principal est de 200 guinées.... Une troupe de Comédiens représentoit dernièrement la Tragédie de Richard III , dans une écurie à Hemley , dans le Comté d'Oxford. Au moment ou Richard Furieux crie : *un cheval , un cheval , mon Royaume pour un cheval* , une troupe de palefreniers accourut , força les portes en criant à tue-tête ; qui demande un cheval , il y en a 40 tous sellés à la porte. Les éclats de rire furent si universels & si prolongés , que la pièce en resta là «.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

De Philadelphie le 15 Janvier. Pendant que nos ennemis , empressés de calomnier les Etats-Unis & le Congrès qui les représente , affectent de semer en Europe toutes sortes de bruits de mésintelligences entre nous & nos alliés , & de chercher tous les moyens d'éveiller la défiance , le Congrès a pris hier la résolution suivante , dont la publication seule suffit pour détruire les impressions de la calomnie.

» Attendu qu'il a été représenté à cette Chambre par l'honorable sieur Gerard , Ministre Plénipotentiaire de France , que l'on prétend que les Etats-Unis se sont réservés la liberté de traiter avec la

15 Avril 1779.

K

Grande-Bretagne, séparément de leur Allié, tant que la Grande-Bretagne ne déclarera pas la guerre au Roi son maître. En conséquence résolu unanimement, que comme ni la France ni les Etats-Unis ne le peuvent pas de droit, ces Etats-Unis ne concluront jamais ni trêve, ni paix avec l'ennemi commun, sans en avoir précédemment obtenu le consentement formel de leur Allié, & que toute chose qui peut être insinuée ou avancée à ce contraire, tend à injurier & à déshonorer lesdits Etats «.

Le 11, le Congrès avoit pris une autre résolution, relative à des écrits publiés dans le *Pensylvania-Packet*, sous le titre de *sens commun sur l'affaire de M. Déane*, par laquelle le Président du Congrès est chargé d'assurer le Ministre de France, que le Congrès » désavoue pleinement de la manière la plus explicite cette publication; qu'étant convaincu par l'évidence la plus absolue, que les approvisionnementemens embarqués à bord de l'*Amphitrite*, de la *Seine* & du *Mercur* n'étoient point un présent, & que S. M. T. C., le grand & généreux allié de ces Etats-Unis, n'a pas entendu que des approvisionnementemens d'aucune espèce envoyés en Amérique servissent de préambule à son alliance, le Congrès n'a pas autorisé l'auteur desdites publications à avancer des assertions pareilles à celles qui s'y trouvent contenues, & qu'au contraire il les désapprouve hautement «.

De Boston le 20 Janvier. L'affaire de l'échange des prisonniers, entamée en 1776 entre le Général Howe & le Général Washington, n'est pas terminée; les conventions faites par les deux Généraux, portoient que l'échange réciproque se feroit Officier pour Officier de rang égal, soldat pour soldat, citoyen pour citoyen; il s'éleva des difficultés sur l'exécution; ce fut au mois

dé Mars 1778, que les Commandans nommèrent des Commissaires pour les lever ; ils s'assemblèrent à German-Town, près de Philadelphie ; & une nouvelle contestation rendit les conférences inutiles. Les Commissaires Américains trouvèrent que la commission dont le Chevalier Howe avoit revêtu les siens, n'avoit pour base & garant, que sa bonne foi personnelle, sans aucune autorité publique ; tandis que la commission de M. Washington portoit expressément qu'il la donnoit en vertu de pouvoirs à lui confiés. La Cour de Londres refusoit d'autoriser le Général Howe à faire de même, de peur de paroître reconnoître implicitement l'indépendance de l'Amérique. Cette crainte qui a empêché de ratifier la convention de Saratoga, a empêché jusqu'à présent la relaxation de l'armée prisonnière de guerre du Général Burgoyne ; on s'est occupé des moyens de convenir d'un échange dans un Congrès tenu à Amboy dans la province de Jersey, depuis le 7 jusqu'au 11 Décembre dernier, & on n'y a pas mieux réussi. Le Général Clinton a rappelé aussi-tôt à New-Yorck le Général Thompson & les autres Officiers Américains prisonniers sur leur parole. Le Général Washington, usant de représailles, a ordonné pareillement que les Officiers du Roi qui sont dans le même cas, reviennent auprès de leurs vainqueurs ; & il a redemandé sur-tout le Général Burgoyne & ceux qui sont avec lui en Angleterre. En attendant qu'ils reviennent, ou que ces difficultés s'arrangent, les troupes de Brunswick, qui sont partie des prisonniers faits à Saratoga, ont été envoyés vers Charlotteville dans le Comté d'Albemarle en Virginie.

Nous attendons avec impatience des nouvelles de la Géorgie. Selon les lettres de plusieurs provinces, on a fait marcher vers la partie Méridionale de la Caroline, qui confine à la Géor.

gie , un corps considérable de troupes enrégimentées , & 2000 hommes de la milice de Campden ; d'autres divisions suivent ces détachemens avec toute la célérité possible ; des troupes de la Virginie sont aussi en pleine marche pour joindre le Général Lincoln qui est à Purisbourg avec un corps considérable , que le Colonel Campbell a dessein d'attaquer. Le Général Washington de son côté , a fait défilér des troupes pour protéger la Caroline contre toute invasion , & il a les yeux ouverts sur les mouvemens du Général Clinton , qui paroît disposé à quitter New-Yorck pour aller joindre le Colonel Campbell ; les évènemens qui vont se passer incessamment peuvent mettre fin à la guerre , ou en porter le théâtre ailleurs.

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 10 Avril.

LES cérémonies de la Semaine-Sainte ont eu lieu comme à l'ordinaire. S. M. & la Famille Royale y ont assisté. L'état de la Reine qui vient d'avoir la rougeole, est aussi bon qu'on puisse le désirer; depuis le 6 de ce mois , elle est absolument sans fièvre. Madame Elisabeth de France est parfaitement rétablie de la même maladie.

Le 10 du mois de Mars , les Etats de Corse représentés par l'Evêque de Nebbio , en qualité de député du Clergé , par M. de Buonaparte , député de la Noblesse , & M. de Cafabianca , député du tiers-Etat , eurent l'honneur d'être présentés au Roi & à la Famille Royale.

Le 28 , le Comte de la Chatre , Mestre-de-Camp, Commandant du Régiment de Dragons de Monsieur , l'un de ses Gentilshommes d'honneur , après avoir prêté serment entre les mains de ce Prince , en qualité de premier Gentilhomme de sa Chambre , en survivance du Marquis de Noailles , fut présenté à S. M.

LL. MM. tinrent le 25, sur les fonds de Baptême, la fille du Baron de Mauvilly, Capitaine commandant au Régiment Mestre-de-Camp-Général, Dragons; & celle de M. de Perdrauville, Gouverneur des Pages de la Reine. Les cérémonies du Baptême furent suppléées par le Cardinal de Rohan, Grand-Aumônier de France, en présence de M. Broqueville, Curé de la Paroisse de Notre-Dame.

Le même jour, LL. MM. & la Famille Royale signèrent le contrat de mariage du Marquis de Valery, Capitaine au Régiment Royal-Lorraine, avec Demoiselle Duplex.

Le Roi a accordé à la Demoiselle de Rochechouart, sœur de la Comtesse de Montboissier, le brevet de Dame, sous le titre de Comtesse Victoire de Rochechouart.

Le 21, le Chevalier de la Marck eut l'honneur de présenter au Roi & à la Reine son ouvrage intitulé : *Flore Française, ou Description succincte de toutes les Plantes qui croissent actuellement en France, disposée selon une nouvelle méthode d'analyse, & à laquelle on a joint la citation de leurs vertus les moins équivoques en médecine, & de leur utilité dans les arts.*

M. Fernande, ancien Sculpteur, pensionné de LL. MM. II, & Sculpteur du Prince Charles de Lorraine, a eu l'honneur de présenter à la Reine son buste en marbre.

De PARIS, le 10 Avril.

L'ESCADRE destinée pour l'Amérique sous les ordres de M. de la Motte-Piquet, prête à mettre à la voile depuis quelques jours, & n'attendant qu'un convoi de bâtimens qui devoient venir de Nantes & de Bordeaux, pour partir sous son escorte, a vraisemblablement mis à la voile aujourd'hui. Outre partie de la légion de Lauzun qui y étoit embarquée,

K 3

on assure qu'un bataillon de Dillon, porté au complet de guerre, est à bord d'un convoi de Rochefort, qui doit avoir mis à la voile avec cette escadre. Sa destination est pour l'Amérique ; mais on ignore si elle se rend à la Martinique où à la Nouvelle-Angleterre.

Les bruits qui se sont répandus depuis quelque tems par la voie d'Angleterre, ont donné quelque poids à la conjecture sur sa première destination. Selon des lettres, qu'on dit arrivées de la Martinique, M. le Comte d'Estaing, tranquille dans le port de Fort - Royal, où il ne peut être attaqué, attend l'arrivée de M. de Grasse, auquel il a expédié par divers bâtimens avis de l'arrivée de l'Amiral Byron, de la réunion des forces Angloises dans ces mers, & des instructions sur la route qu'il doit tenir pour le rejoindre. On attend avec impatience des nouvelles ultérieures des Antilles, où il paroît que le théâtre de la guerre va se porter, & où les deux Puissances se préparent à faire passer de grandes forces ; on dit que nous allons y envoyer 13 vaisseaux de ligne sous les ordres de M. de Guichen.

Depuis la nouvelle de la prise du Sénégal, on n'a point de nouvelles de M. de Vaudreuil ; on varie sur la route qu'il a dû prendre après avoir achevé cette expédition. Selon les uns, il se rend à la Martinique ; selon les autres, il a une autre mission à remplir ; c'est la conquête de l'Isle de Sainte-Hélène, située à une égale distance du Sénégal & du Cap de Bonne-Espérance, dont l'air est si pur & si sain, que les malades qui y sont débarqués recouvrent leur fanté presque sur le champ. Cette Isle que les Anglois enlevèrent aux Portugais en 1673, est défendue par un fort appelé S. James, qu'ils ont fait construire, & leur est d'une grande importance pour la relâche de leurs navires à

leur retour des Indes orientales. Selon les mêmes conjectures, M. de Vaudreuil, après cette expédition devoit aller renforcer la garnison que nous avons déjà à l'Isle de France ; mais ces ordres, s'il les a reçus à son départ, doivent avoir changés depuis la prise de Pondichéry, & la suspension de l'envoi de M. de Ternay aux Indes avec une escadre que les circonstances y auroient rendue inutile.

L'inaction dans laquelle on voit rester l'Espagne au milieu des préparatifs énormes qu'elle a faits, continue d'occuper les spéculatifs, qui recherchent avec empressement toutes les lettres qui viennent de cette partie de l'Europe, pour y trouver des lumières ; nous leur offrirons celle-ci de Bilbao, en date du 10 Mars. » Nous sommes toujours dans l'impatience d'apprendre le parti que prendra notre Cour ; en attendant, on nous mande de Madrid, que les couriers ne cessent d'aller de cette Capitale à Versailles, & de Versailles à Madrid. Nous avons en rade à Cadix 32 vaisseaux, aux ordres de D. Louis de Cordova, Lieutenant-Général, & des Chefs-d'escadre, D. Adrien Caudron Cantin, & D. Michel Gaston, savoir un de 120 canons, 3 de 80, 25 de 70, & 3 de 60, avec 15 frégates de 26 à 30 canons, 2 paquebots, deux hourques, 2 galiotes à bombes, & deux brûlots. L'escadre du Ferrol, aux ordres du Chef-d'escadre D. Antoine de Arce, est composée de 4 vaisseaux de 80 canons, 4 de 70, & 4 frégates. On arme outre cela à Cadix & au Ferrol 9 vaisseaux, dont un 1 de 80 canons, 6 de 70, 2 de 60, & 12 frégates. Ainsi, dans les deux ports de Cadix & du Ferrol, nous avons 49 vaisseaux de ligne, 31 Frégates & 8 paquebots, hourques, galiotes à bombes & brûlots, qui font 88 bâtimens de guerre armés, ou qui le seront sous un mois. Un navire de notre

K 4



port, arrivé de Gibraltar, nous rapporte que les vivres y sont très-rares, & qu'on y attend un renfort de troupes; ce qui prouve que les Anglois se défient de nous, & ils pourroient n'avoir pas tort «.

Selon les lettres de Brest, M. de Larchantel a été nommé Commandant de l'*Actionnaire*, M. de Cardagne, de la *Concorde*, M. de Kerгарion, de la *Médée*, M. de Chavagne, de la *Sensible*. La flotte destinée pour Bordeaux mit à la voile le 26 du mois dernier, sous l'escorte de la *Fortunée*, de la *Blanche* & de la *Favorite*, & le 29 une flotte venant de Nantes, chargée de farines & autres munitions, mouilla dans la rade.

» Le 21, écrit-on de Morlaix, la Frégate du Roi, le *Fox*, s'est perdue sur une roche de la côte de Vannes, par la faute du Pilote-côtier; l'équipage a été sauvé; mais la frégate est, dit-on, hors d'état de servir. Ce Pilote, qui avoit déjà perdu une gabarre du Roi, a été conduit à Brest «.

Selon des lettres de l'Orient, le *Baron de Montmorency*, Capitaine Milhaud, corsaire de la Rochelle, de 18 canons, conduisit le 26 du mois dernier, le navire la *Fanny* de Londres, de 12 tonneaux, chargé de cordages, farine & viande salée, pour New-York, & armé de 8 canons. Ce corsaire venoit de combattre au-dessus de Groix, une frégate Angloise de 22 canons, dont il s'étoit dégagé en courant sa prise.

Le navire l'*Empereur*, estimé 5 à 600 mille livres, qui avoit été pris par deux corsaires Anglois, a été repris par la frégate du Roi la *Renommée*, commandée par M. de Verdun, qui l'a conduit à Brest, avec les deux corsaires.

Le *Dugué-Trouin*, corsaire du Havre, vient de faire une campagne très-glorieuse & très-

lucrative ; il s'est battu avec avantage contre trois petits bâtimens Anglois de la marine Royale , & les a forcés de prendre la fuite pour lui échapper , après leur avoir tué 40 hommes. L'instant d'après qu'ils se furent éloignés , il s'empara de l'*Amitié intime* , bâtiment de 30 tonneaux , & de 6 canons , qui alloit à Portsmouth. Le même jour , il parvint encore à faire échouer deux autres bâtimens Anglois. Il n'a perdu qu'un seul homme dans sa croisière. Le *Jean Bart* , corsaire du même port , y a amené une prise de 160 tonneaux , chargée de graine de lin & d'épicerie. Il avoit encore fait amener quatre petits bâtimens ; mais une brume très-épaisse l'empêcha de les amariner.

» On vient de voir ici , écrit-on de Gibraltar , un coup d'audace sans exemple , & que le succès a justifié. Sur le soir un petit bâtiment portant pavillon Britannique , vint jeter l'ancre auprès de deux brigantins chargés de provisions pour la garnison. Comme il avoit le vent & la marée favorables , on ne put pas l'aborder aisément & l'examiner. La nuit étant tombée , il aborda les deux brigantins & les enleva. Deux hommes de l'équipage s'étant échappés dans un esquif en informèrent le Commandant , qui envoya sur-le-champ les frégates l'*Entreprise* & le *Montréal* à la poursuite du corsaire , mais il étoit trop tard ; elles sont revenues sans l'avoir trouvé , non plus que les prises : le bâtiment qui a exécuté ce coup hardi , est le *Mar-mouzet* «.

La *Marquise de la Fayette* , corsaire de Bayonne , a pris dernièrement un navire parti de Dublin , & chargé de 2000 quintaux de morue.

» Depuis 15 jours , écrit-on de Toulon , les travaux ont redoublé dans ce port , au moyen de quoi , le *Triomphant* fera lancé à l'eau incessamment , & armé pour la campagne

prochaine ; il en fera de même du *Souverain*, dont le radoub avance beaucoup. La *Sultane* fera commandée par M. Dati, Capitaine de vaisseau, la *Pleyade*, par M. de Forbin, l'*Aurore*, par M. de Flotte, la *Flore*, par M. de Vintimille, & les chébecs le *Singe*, le *Caméléon*, le *Séduisant* & le *Renard*, par Messieurs de Montgrand, de Barbafan, d'Abbadie & de Tressemane-Chasteuil. Dans le cours du mois prochain, nous aurons à la mer de ce port 10 vaisseaux de ligne, 9 frégates, 4 chébecs & 4 corvettes. La *Lutine* & la *Sérieuse*, qui sont sur les chantiers, avancent rapidement. On assemble les pièces qui doivent servir à la construction du *Terrible*. On arme ici pour la course la tartane l'*Epervier* de 16 canons, & en Corse, 2 galiotes & une demi-galère. Les corsaires de Marseille, qui sont à la mer dans ce moment, sont au nombre de treize «.

On apprend de Minorque, par la voie de Palma, capitale de l'Isle de Majorque, que plusieurs familles Angloises, établies à Mahon, craignant les suites de la guerre actuelle, sont passées, avec leurs effets les plus précieux, à Livourne, & qu'elles vont s'établir dans cette Ville.

Nous avons rapporté la lettre que le Ministre de la Marine adressa au commencement des hostilités à tous les Capitaines de vaisseaux ou navires François au sujet du célèbre Capitaine Cook, dont on attend le retour ; nous nous empresserons d'en transcrire une nouvelle qu'il a écrite le 27 Février dernier pour le même objet. Si la guerre & ses ravages divisent les Etats & les hommes, les sciences se plaisent à rapprocher les uns & les autres.

» Le Capitaine Cook, qui est parti de Plymouth au mois de Juillet 1776, sur le vaisseau la *Résolution*, avec le projet d'aller reconnoître

les Isles & les mers situées au nord du Japon & de la Californie , ne doit pas tarder à revenir en Europe. Il a sous ses ordres un autre navire nommé la *Découverte* , commandé par le Capitaine , Charles Clarck , qui , comme celui qu'il monte , est d'environ 500 tonneaux ; l'un & l'autre ont un peu plus de 100 hommes d'équipage. Comme les découvertes qu'une pareille expédition donne lieu de faire espérer , intéressent toutes les nations , l'intention du Roi est que le Capitaine Cook soit traité de même que s'il commandoit des bâtimens de Puissances neutres & amies , & qu'il soit recommandé à tous les Capitaines de navires armés en course , ou autrement , qui pourront le rencontrer à la mer , de faire connoître à ce Navigateur célèbre les ordres qui ont été donnés à son égard , en lui observant que de son côté , il doit s'abstenir de tout acte d'hostilité «.

Le Capitaine Mignard , Commandant du Corsaire *la Ville-de-Honfleur* , le même , qui le 19 Février dernier , soutint pendant 7 heures & demie , un combat contre deux corvettes Angloises , vient de se signaler une seconde fois. On écrit de Cherbourg , le 31 Mars , que le 29 faisant route pour sortir de la Manche , il fut chassé par une caiche du Roi d'Angleterre , de 18 canons de 6 , & qui avoit des troupes à bord. Le sieur Mignard ne montoit que 14 canons de 4 , avec 107 hommes seulement ; quoiqu'il reconnût qu'il étoit inférieur à tous égards à son ennemi , il se détermina à l'attendre : le combat s'engagea vers les 5 heures & demie , avec une ardeur égale de part & d'autre , les deux batteries se sont trouvées plusieurs fois bord à bord ; mais l'Anglois qui marchoit supérieurement , a toujours évité l'abordage , & s'est vu à la fin obligé d'abandonner la partie. Le corsaire François est arrivé le 30 , à la rade de Cherbourg ,

tout désemparé ; il a eu 3 hommes tués & 18 blessés ; le sieur Mignard , qui est du nombre de ces derniers , a le visage tout brûlé , ainsi que les mains , par les artifices que l'Anglois a lancés sur son bord.

On écrit de Toulon , que le brigantin Anglois l'*Anne* , chargé de 2600 quintaux de morue , a mouillé dans cette rade le 29 Mars. Ce bâtiment , qui venoit de Gibraltar & alloit à Naples , a été pris le 12 dudit mois , par la frégate du Roi la *Précieuse* , commandée par le sieur de Gineste , Capitaine de Vaisseau.

Le 3 du mois dernier , le feu prit à une maison du village de Pithon en Picardie , & se porta , en moins d'une heure , à 8 maisons contiguës ; le village entier auroit péri sans les secours de M. d'Etouilly , Lieutenant de Roi de S. Quentin , alors en son château d'Etouilly , voisin du village de Pithon , & sans ceux de M. de Champeaux , Prieur-Curé de l'endroit. Si le sort des incendiés chargés d'enfans & réduits à la misère , peut intéresser quelques ames bienfaisantes , on adressera les secours qu'on voudra bien leur accorder , à M. Moreau , premier Clerc de M. Foacier , Notaire , rue S. Honoré.

Le 13 du même mois , le feu éclata dans une écurie de la ville de Remiremont , entre trois & quatre heures après midi ; 8 maisons voisines ont été entièrement la proie des flammes , & 8 autres ont été très-endommagées ; cette perte réduit trente-cinq ménages à la mendicité. Au fort de l'allarme , le feu porta l'incendie sur toutes les maisons des Dames Chanoinesses qui entourent la grande place de cette Ville , au nombre de huit ; mais graces aux plus prompts secours , il n'y en eut que trois de consumées. Ces mêmes Dames Chanoinesses avoient déjà éprouvé précédemment

un désastre aussi cruel. Le tonnerre étoit tombé dans la nuit du 31 Décembre au 1er. Janvier dernier sur leur Eglise, dont il avoit consumé la toiture & la charpente, & même endommagé les voûtes.

On mande de Falaise, qu'il y a eu aussi un incendie dans la paroisse de Courcy, Généralité d'Alençon; il y a consumé 12 maisons avec leurs granges, & tout ce qui en dépendoit. M. Julien, Intendant de cette Généralité, s'est empressé de pourvoir au secours des malheureux, & il a mandé à son Subdélégué de dresser un procès-verbal du dommage afin de procurer aux incendiés tous les soulagemens qui dépendront de lui.

» Le 17 Mars, écrit-on de Meaux, à sept heures & demie du soir, les prisonniers du Château se sont évadés au nombre d'environ quarante. La milice Bourgeoise s'est mise aussitôt sous les armes, & a passé la nuit, partie à faire des patrouilles au-dedans des murs, partie hors de la ville & dans les villages des environs; on en a déjà repris dix ou douze «.

On dit que le Parlement est saisi d'un procès aussi atroce que celui du scélérat Desrues. Il s'agit d'une femme établie dans un fauxbourg de la ville de Laval au Maine; ce monstre, chargé de conduire les enfans trouvés à Paris, avoit cru plus profitable & plus court de tuer les enfans qui lui étoient confiés, & de les enterrer dans un cellier dépendant de sa maison. La corruption des cadavres de ces innocentes victimes a fait découvrir son crime «. Elle est à la veille d'en recevoir la juste punition; il est affreux de voir les annales de l'humanité souillées par de telles horreurs.

On écrit de Besançon, qu'il existe près de cette ville un Vigneron nommé Claude-François Marchand, âgé de 108 ans; il a conservé

sa mémoire, son jugement & sa fanté, & n'a aucune des infirmités de la vieillesse. On l'a vu cet hiver dans les plus grands froids venir à la Ville à pied trois jours consécutifs. En 1774, le régiment d'infanterie de Monsieur, célébrant par une très-belle fête, la centenaire de sa création, se servit de ce Vigneron pour faire représenter le siècle par un être vivant; & depuis cette époque, le régiment, qui dans ce moment est encore à Besançon, a fait à ce Vieillard une pension qui contribue à rendre ses derniers jours plus heureux.

Le Comte & la Comtesse de Pimodan, après 50 ans de mariage, en ont renouvelé l'acte de célébration le 19 du mois dernier, dans leur terre d'Echenay, à une messe, où en même-temps leur troisième fille a été mariée au Comte de d'Eclaibe - d'Huft.

» Jean - Baptiste - François Leroux, Seigneur de Touffreville, ancien Officier de Dragons, né à Rolleville au pays de Caux, qui en cas d'existence auroit 43 ans, n'a point donné de ses nouvelles depuis 1767; comme sa famille vient de prendre des arrangemens avec ses créanciers de Paris, de Rouen, & sur-tout de Caen, elle les avertit d'envoyer l'état motivé de leurs créances à M. Lechevalier, Procureur au Bailliage de Montivilliers, & de constituer un Procureur sur les lieux, à l'effet de composer & de transiger sur des dettes occasionnées par des malheurs particuliers, & qui excèdent de beaucoup sa fortune: on aura attention d'affranchir les lettres & paquets «.

Marie-Anne Frison de Blamont, veuve de Joseph, Marquis de Fortia, est morte dans la 73^e année de son âge.

Les numéros fortis au tirage de la Lotterie Royale de France, du 1 de ce mois, sont 9, 28, 2, 12, 39.

Edit du Roi, donné à Versailles au mois de Fé-

vrier, enregistré en la Chambre des Comptes le 9 Mars audit an.

S. M. par des vues d'œconomie, supprime les deux Offices de Trésoriers-Généraux des Ponts & Chaussées, Turcies & Levées, Canaux & Navigation de Rivières, Barrage & Pavé de Paris, à compter du premier Janvier dernier; le remboursement desdits Offices supprimés sera fait en trois paiemens égaux en deniers comptans; le premier après le jugement & la liquidation, le second après l'appurement, & le dernier après la correction des comptes des exercices des années 1778 & antérieures. Les intérêts du montant de la finance seront payés à raison de cinq pour cent.

Crée S. M. & érige en titre d'Office formé & héréditaire un seul Office de son Conseiller Trésorier-Général des Ponts & Chaussées, &c. dont l'agrément est accordé au sieur Thoynet, déjà Titulaire & pourvu de l'un des Offices supprimés.

La finance dudit Office réglée à huit cent quarante mille livres, laquelle somme versée au Trésor Royal par ledit sieur Thoynet, le déchargera d'aucun autre cautionnement.

Les gages dudit Office sont fixés, à compter du premier Janvier dernier, à vingt pour cent du montant de la finance de huit cent quarante mille livres, & en outre un traitement de quinze mille livres, lesquels gages & traitement sont exempts de toute retenue quelconque.

Les Lettres-Patentes portant établissement d'une caisse pour la facilité du commerce des bestiaux, sont du 18 Mars dernier, & ont été enregistrees le 23 au Parlement.

Il paroît 3 Arrêts du Conseil d'Etat, en date du 4 Mars; le premier réfile, à compter du 1 Avril de cette année, les beaux faits aux propriétaires des carrosses de place de la Ville de Paris, par les anciens Concessionnaires du privilège desdits carrosses. Le second, ordonne que les propriétaires des carrosses de place de la Ville & Fauxbourgs de Paris,

ne pourront exiger aucune indemnité pour raison de la résiliation ordonnée par l'Arrêt du Conseil de ce jour, des baux qui leur avoient été faits par les anciens Concessionnaires du privilège desdits carrosses ; & le troisième décharge Pierre Perreau acquéreur du privilège des carrosses de place de la Ville & Fauxbourgs de Paris, & autres objets y réunis, de la garantie des sommes dues aux anciens Concessionnaires dudit privilège, par les propriétaires des carrosses de place, & les loueurs de carrosses de remises.

Articles extraits des Papiers étrangers qui entrent en France.

» Le Nonce du Pape à Madrid a présenté à
 » S. M. C. les actes du Consistoire du 25 Dé-
 » cembre dernier, touchant la rétractation que
 » M. de Hontheim, suffragant de Trèves a faite
 » des ouvrages qu'il avoit publiés sous le nom
 » de Febronius. S. M. les a fait passer aussi-tôt
 » à son Conseil, & le Conseil aux Procureurs-
 » Fiscaux. Sur l'avis de ceux-ci, on a fait expé-
 » dier des ordres aux Juges subalternes des
 » provinces, préposés à l'impression des livres,
 » de ne pas permettre la réimpression de ces
 » actes..... De plus, on nous mande d'Italie,
 » que ces mêmes actes ont été supprimés, &
 » leur débit interdit à Milan au nom de l'Impé-
 » ratrice-Reine..... Enfin, ce qu'on nous mande
 » de Trèves même, prouve que cette rétracta-
 » tion n'a pas été aussi volontaire qu'on voudroit
 » le faire accroire au public, puisqu'on n'a pas
 » même craint de menacer le Suffragant & ses
 » neveux de la disgrâce de leur Souverain ;
 » qu'ayant d'abord donné une rétractation vague
 » & générale de son livre, on ne s'en est pas
 » contenté ; mais qu'on lui a présenté toute
 » dressée celle qu'il a signée le premier No-
 » vembre dernier, & que tout ce qu'on lui a

» permis , a été d'en retrancher quelques propositions sur des objets qui lui tenoient moins à cœur. (*Supplément à la Gazette d'Utrecht* n^o. 21).

De BRUXELLES, le 10 Avril.

L'INDÉCISION de l'Espagne n'étonne pas moins à Madrid qu'à Paris. » On refait souvent ici , & toujours avec le même phlegme , écrit-on de cette Capitale de la Monarchie Espagnole , l'inventaire de nos forces de terre & de mer. Mais on ne se fatigue plus à spéculer sur leur destination ; les mouvemens de nos troupes , les transports non-interrompus de munitions & d'artillerie vers nos côtes , ne sont presque plus des objets de curiosité pour le public. Ce sentiment semble usé , depuis le tems qu'on l'employe sans succès. Il arrive , il part journellement des couriers extraordinaires ; on en conclut bien qu'il y a de grandes affaires sur le tapis ; mais comme tout est secret , & que rien ne se décide , nous attendons avec une patience inaltérable , les évènements ultérieurs qui occupent déjà l'imagination de toutes les Nations de l'Europe. 63 vaisseaux de ligne sont prêts dans nos rades à mettre à la voile. 44 à Cadix , 15 au Ferrol & 4 à Carthagène. Deux seulement sont en carène dans ce dernier port ; & les 8 chébecs , aux ordres de D. Antonio Barcelo , rentrés le 22 Février , ont remis à la voile le 26. Ainsi ce ne sont point les préparatifs qui nous arrêtent , puisque tout est prêt , & que le tems , loin d'accroître nos forces , en détruira au contraire tous les jours une partie. On a déjà remarqué que le sillage nuit moins aux vaisseaux que l'ancrage dans les ports. Il faut donc croire que la politique seule suspend l'effet de nos armemens. Au reste , voici le second printems qui va commencer ; & si la saison de la campagne se passe sans que nous prenions part aux évènements qui

fixent les regards de l'Europe , nous nous verrons obligés de défarmer pour caréner nos flottes entières «.

Les ordres rigoureux qui , selon d'autres lettres , ont été expédiés pour faire des recrues dans toutes les provinces , & dont la capitale même n'est pas exempte , puisqu'on y prend parmi les domestiques ceux que l'on juge les plus propres aux armes , semblent ne plus permettre de douter que le printems ne se passera pas sans qu'il soit question de guerre. L'Ambassadeur de France , ajoutent ces lettres , est souvent en conférence avec les Ministres , & la Cour expédie aussi plus souvent encore des courriers extraordinaires à Cadix , au Ferrol & à Carthagène.

En attendant que cette Puissance se décide , l'attention générale est fixée sur la France & la Grande-Bretagne , sur leur position respective aux Antilles ; & les personnes qui se hâtent de juger des évènements , n'attendent pas toujours les faits qui devroient les guider , & ne pèsent pas toujours non plus à la balance de la justice & de la raison ceux qui viennent d'arriver ; vingt jugemens précipités & démentis ensuite , ne guérissent pas de la manie de se presser d'en faire un vingt-unième aussi ridicule , & d'accuser de partialité & d'exagération l'homme froid & tranquille qui aime trop son pays pour désespérer , & qui suit les évènements que les frondeurs se mêlent de prévoir. Nous leur opposerons la lettre suivante d'un Officier Général estimé , dont les raisonnemens méritent sans doute une attention qu'ils ne lui donneront pas , & sur lesquels ils prononceront ensuite d'une manière aussi décidée que s'il les avoient examinés.

» Vous connoissez ce pays , & tous ces bruits vous étonnent ! Regardez autour de vous & jugez. On avoit annoncé les plus belles choses de M. d'Estaing , & sans autre examen , on y avoit cru. Il est

arrivé des lettres de Londres , d'après lesquelles on a répandu qu'il étoit bloqué au port de Fort-Royal de la Martinique , que l'Amiral Byron avoit mandé qu'il rendroit bon compte de la flotte Françoisé , &c. &c. Delà , mille propos plus absurdes les uns que les autres , tenus par cette tourbe par-tout nombreuse , qui s'imagine que fronder c'est raisonner. Le Courier de l'Europe du 26 Mars est arrivé ; & la dernière lettre de l'Amiral Byron , en date du 4 Février , explique très simplement l'état des choses. Il dit que M. d'Estaing étoit sorti du Fort-Royal , qu'il avoit appareillé de Ste-Lucie avec 13 vaisseaux ; qu'il avoit trouvé le Vice-Amiral ayant seize voiles , qui , à sa vue , avoit fait une *retraite précipitée* à la Martinique , & que lui Byron étoit revenu le même jour à Ste-Lucie , d'où il se proposoit d'intercepter les renforts qui arrivoient à M. d'Estaing.

» Il est vrai que M. d'Estaing avoit seize voiles , lorsqu'il a rencontré Byron ; mais il n'a pas voulu le combattre , 1^o. parce qu'il étoit sous le vent , puisque Byron l'a suivi à vue du Fort-Royal ; 2^o. parce que dans le nombre de ces seize voiles , il n'avoit que neuf vaisseaux , les trois autres étoient restés au Fort-Royal , pour réparations. Jusqu'à présent il n'y a donc point de mal. Je conviens qu'il est inquietant d'imaginer que deux convois partis un de l'Océan , & un de la Méditerranée , courent de grands risques ; mais où n'y en a-t-il pas ? Si d'ici à la fin du mois les Anglois ne nous donnent pas de mauvaises nouvelles , M. de Grasse & M. de Vaudreuil seront arrivés , & M. d'Estaing aura vingt à vingt-deux vaisseaux de force. Suivant l'état de répartition des escadres Angloises , les Anglois n'avoient , tant dans l'Amérique Septentrionale qu'aux Antilles , que 21 vaisseaux , 1 de 90 canons , 9 de 74 , 7 de 64 & 4 de 50. L'Amiral Byron doit en avoir laissé 4 ou 5 à New-Yorck , Rhode-Island , &c. & je parierois qu'il n'en a pas aux Antilles plus de 15 ou 16. La preuve en est qu'il a été chercher M. d'Estaing avec 13. Croyez

que s'il en eût eu davantage, il les eût menés.

» Il faut aussi observer qu'on ne bloque point un port, une rade comme une ville de guerre. Si le vent vient de terre trop fort, on pousse au large; s'il pousse aussi trop fort à la côte, on gagne encore bien vite la haute mer. Quant à la disette qu'on dit régner à la Martinique, elle est générale dans toutes les Isles, Angloises, Françoises, Hollandoises, Danoises, parce qu'elles étoient alimentées par l'Amérique Septentrionale, qui aujourd'hui garde tout pour elle. On dit qu'à la Martinique le pain coûte 40 sols la livre, & un mouton 60 liv.; mais pour bien juger, il faudroit savoir ce que le pain y coûte en tems de paix. Je suppose que le pain coûte ici 3 sols la livre; si on le portoit à 9 sols, cela seroit très-cher sans doute, mais cela ne prouveroit pas qu'on est affamé. J'ai vu vendre à Prague la livre de vache 9 francs, & ceux qui avoient de l'argent en trouvoient. Je le répète, ceux qui crient le plus ne sont pas ordinairement les gens les mieux instruits. Parce qu'il y a eu 600 hommes tués ou blessés à Ste Lucie, tout est perdu; parce que M. d'Estaing s'est trouvé en présence de Byron, & qu'il ne l'a pas battu, toutes nos Isles sont envahies. Cela fait pitié. Le grand point est que les escadres de M. de Grasse & de M. de Vaudreuil arrivent sans malencontre. On parle d'échecs, il n'y en a point encore. Que pouvions-nous espérer de mieux, que faire une guerre d'égalité? Nous l'avons faite. L'apparition de l'escadre Françoisise sur les côtes de l'Amérique, a fait évacuer Philadelphie; la marche aux Antilles y a attiré Byron, & les Américains respirent. Nous avons perdu Pondichéry, qu'il y avoit ordre d'évacuer, & Ste Lucie, très-foible Colonie. Nous avons pris la Dominique & le Sénégal. Mais dans ce pays-ci il faut du sang répandu, des victoires. On parle encore aujourd'hui des campagnes sanglantes du grand Condé, & personne ne connoît les campagnes savantes du Maréchal de Créqui en 1676 & 1677.

» Je conviens que le commerce a souffert ; mais sous Louis XIV , jamais on n'a donné d'escorte aux bâtimens marchands ; cet usage ne s'est introduit que dans les deux dernières guerres de 1744 & 1756 , que j'ai vues & suivies ? Qu'en est-il arrivé ? La marine royale dispersée , éparpillée , pour ainsi dire , sur toutes les mers , pour convoyer des bâtimens marchands , ne pouvant se rassembler au besoin pour former une escadre , offrit à l'ennemi qui se tenoit en forces , la facilité de la détruire en détail , & fut écrasée. Falloit-il l'exposer une seconde fois , au moment qu'elle renaissoit de ses cendres ? Les commerçants crient ; mais s'ils eussent armé moitié guerre , moitié marchandise , leur perte eût été moindre de moitié ; la preuve en est que les navires tant soit peu armés se sont défendus , & que la plupart de ceux qui ont été pris , l'ont été par des engins. Le commerce a voulu trop gagner ; pendant la guerre , il devoit s'occuper à ne pas perdre. Trois ans de paix raccommo-deront tout.

» On dit que notre commerce a souffert ; mais dans quel état croit-on qu'est celui des Anglois ? Ils employoient 800 vaisseaux à celui de l'Amérique Septentrionale ; & celui de la Méditerranée & de l'Afrique est nul aujourd'hui. Les Armateurs Américains & les nôtres ont désolé celui de leurs Isles. Un Anglois écrivoit dernièrement à quelqu'un de ma connoissance : *Nous nous occupons les uns les autres à nous écorcher tous vifs , pour nous embrasser de nouveau , quand nous n'aurons plus de sang dans les veines.* Ou je suis bien trompé , ou cette guerre d'Amérique leur coûte un milliard (1) jusqu'à présent , sans compter le déficit qu'il y aura à la paix.

(1) Leur dépensé passe cette somme suivant les calculs faits , en y joignant le fonds de cette année , il leur en coûte déjà 50 millions sterl. , qui font plus de 110 millions tournois.

» Plus la séparation de l'Angleterre d'avec ses Colonies se consolide , écrit-on d'Archangel , plus le Nord voit quels avantages immenses doivent résulter pour lui de cette séparation. Nos bois , nos cordages se vendent beaucoup mieux , depuis que l'Amérique septentrionale a cessé d'en fournir à l'Europe. Cependant l'Angleterre alarmée de ce renchérissement , a cru avoir le droit de s'y opposer de toute manière ; d'abord elle a acheté elle-même , ensuite elle n'a pas voulu que les autres nations vissent acheter chez nous. La neutralité observée par les Etats-Généraux permettoit aux vaisseaux de la République de venir enlever nos bois , nos goudrons , nos mâts , nos cables , qu'ils vendent par-tout où l'on en avoit besoin. L'Amirauté de Londres a décidé souverainement que ce commerce altéroit cette neutralité , & elle a exécuté cet étrange jugement en faisant les vaisseaux Hollandois qui fréquentoient les Ports de France. Il étoit bien naturel que nos navires s'occupassent d'un commerce qui ne se faisoit plus par des étrangers ; l'Amirauté Angloise a encore décidé que nous n'avions pas ce droit , & nos navires ont été confisqués comme ceux de la Hollande.

» Cependant la France , toujours fidèle à ses principes de modération & d'équité , a proposé aux Etats - Généraux , ou de conserver une exacte neutralité en maintenant l'honneur & la liberté de leur pavillon , ou de ne plus voir leurs vaisseaux traités dans ses Ports comme des vaisseaux neutres. Les Villes de Harlem & d'Amsterdam ont d'abord senti l'avantage du premier parti proposé , & elles ont donné des convois à leurs navires ; mais les autres Provinces de la République commencent seulement à s'appercevoir du tort qu'elles ont eu de ne pas suivre cet exemple , & les commerçans de la Frise ne paroissent plus dans nos Ports ni dans ceux de France.

» Les Puissances du Nord songent à profiter de cette faute , en agrandissant & en protégeant efficacement leur commerce naturel ; on arme ici deux vaisseaux de ligne & plusieurs frégates qui sont destinées à convoyer nos navires dans tous les Ports neutres de l'Europe ; il se fait un pareil armement à Carlscron en Suède ; enfin il paroît décidé que le Nord ne veut point être soumis à une suprématie fatigante dont l'Amérique vient de s'affranchir ; il voit avec complaisance un jeune Roi du Midi qui est armé par l'équité & qui défend les droits généraux de tous les Etats commerçans , contre l'injuste prétention d'un seul ; & s'il a quelque chose à craindre , c'est que des intentions aussi droites ne soient pas efficacement secondées par les autres Puissances , qui ont tant d'intérêt à la liberté du commerce de la mer Baltique.

Une lettre de Cadix du 14 du mois dernier porte » qu'un corsaire de Marseille , ayant rencontré un vaisseau Anglois venant de Smirne , l'avoit attaqué , & après un combat des plus vifs l'avoit obligé de se rendre. L'équipage étoit de 150 hommes , & sa cargaison , qui consistoit en grande partie en soieries , est évaluée à deux millions de livres. L'action a été des plus meurtrières , & le premier & second Capitaine du navire François , ayant été tués dans le combat , ont été remplacés par le premier Lieutenant qui prit le commandement du navire jusqu'à ce que les Anglois , hors d'état de faire une plus longue résistance , aient été contraints de se rendre «.

C'est , sans contredit , un Phénomène digne de remarque , écrit - on d'Amsterdam , que la beauté & la douceur du tems , dont nous jouissons pour la saison où nous sommes. La plus grande partie des pêchers , abricotiers , pruniers , cerisiers & poiriers sont entièrement

fleuris, & quantité d'autres arbres, ont aussi repris le nouvel éclat d'une verdure naissante. Le rossignol même, qui d'ordinaire ne se fait guères entendre avant le 15 Avril, témoigne déjà par ses chants, le plaisir que lui inspire le retour précoce de la belle saison; il semble, à voir la campagne offrir de toutes parts le spectacle d'une végétation par-tout renaissante & sensible, que le mois de Mai a pris la place de celui de Mars. Mais ce qui ne mérite pas moins d'être regardé comme un fait des plus surprenans, c'est la sécheresse extraordinaire qui a régné tout cet hyver, pendant lequel, comme il est à peine tombé une seule fois de la neige, on auroit dû s'attendre au moins à des pluyes abondantes. Tandis que la Nature a paru favoriser les pays septentrionaux de l'Europe de ses plus douces influences, quelques contrées méridionales, telles entr'autres que la Turquie, loin de partager ses faveurs, ont éprouvé un hyver des plus rigoureux, & dont on se souvient d'avoir vu peu d'exemples. La neige y est tombée en grande quantité, & le froid a été extrême; c'est sans doute à cette température extraordinaire qu'on doit attribuer l'entière cessation du fléau de la peste, qui dans ces malheureux climats, a fait l'été dernier des ravages si affreux, & pour la cessation duquel il ne falloit pas moins, pour ainsi dire, qu'une aussi étonnante révolution dans la marche ordinaire de la Nature. Un hyver & un printemps, à-peu-près semblables à ceux que nous venons d'éprouver ici, ayant, au rapport d'un Ecrivain du quinzième siècle, eu lieu en l'année 1473, & été suivis d'un été extrêmement chaud & des plus secs, ne pourroit-on pas être fondé à conclurre de cet exemple, que celui de l'année présente pourroit bien aussi lui ressembler?